

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 161. Vol. VII. — SAMEDI 28 MARS 1846.
 BUREAU, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Nouvel uniforme de la garde nationale. — Chronique musicale. — Chemin de fer de Paris à Bordeaux. Première section, de Paris à Tours. Dessins de MM. Pharamond, Blanchard et Dauzais. Embarcadere de Paris, Gare de Paris. Actes et remises d'Ivry; Château de Bercy; Château d'Ivry; Château d'Athis; Château de Juvisy, Juvisy, Château de Savigny; Château de Grandvoux; Château de Villenonville; Château de Vauvise; Tour de Minilivry; Château de Lormay; Château de Champanelle; Tranchée d'Etampes; Etampes, Eglise Saint-Martin, Gare d'Orléans; Embarcadere d'Orléans; Château de Meung; Henagency; Yvande de Henagency; Eglise de Mer; Château de Fonges; St-Sauveur; Château de Dixier; Château de Cour-sur-Lyvre; Château de Ménars; Pont de Blois; Embarcadere de Blois; Château de Blois; Pont des Granges, Vue generale de*

Blois; Château de la Vicomte; Château de Chamouillat; Château d'Amboise; Tour de l'Horloge; Laine de Poet; Pont de Montlouis; Embarcadere de Tours. — Angouleme. — Théâtre. Costumes de mademoiselle Dejazel, dans Genti-Bernard. — Bébus.

Histoire de la Semaine.

Nous avons laissé la chambre des députés tout émue encore du discours de M. Thiers — du vote sur la proposition de M. de Rémusat. Pour se remettre, elle est passée à un commencement de discussion sur une proposition relative aux endiguements des fleuves et des rivières et à un débat

où les orateurs, par suite des interruptions, s'ont difficilement arrivés à garder leur sérieux, sur les chiens et la taxe dont M. de Lémiilly voulait les frapper.

Jamais peut-être aucune question n'a été plus souvent mise à l'ordre du jour que celle de l'endiguement des fleuves et rivières. Des projets de lois et des propositions ont été successivement présentés, sur cette matière importante, en 1855, en 1857, en 1858 et en 1842. Dans le cours de la législature actuelle, M. de Lafarelle avait développé une motion qui a été soumise à l'examen d'une commission de la Chambre, et cette commission a déposé son rapport le 5 juillet de l'année dernière. Néanmoins, jeudi de la semaine dernière, M. le minist-



(Nouvel uniforme de la garde nationale.)

tre des travaux publics, après avoir laissé discuter pendant trois heures les conclusions de ce rapport, a exprimé, vers la fin de la séance, le désir que la proposition fut retirée parce qu'il n'était pas suffisamment renseigné, et qu'il espérait être lui-même en mesure de présenter un projet sur cette matière. L'auteur de la proposition et la majorité s'en sont tenus.

Le lendemain, la Chambre a repoussé la prise en considération de la proposition faite par M. de Rémusat, d'établir un impôt sur les chiens. Cette proposition, que l'auteur présentait pour la troisième fois, méritait, à notre avis, un meilleur

sort. L'utilité d'un impôt sur les chiens peut être envisagée sous plusieurs points de vue différents. On peut y voir un moyen d'empêcher l'accroissement de ces animaux, qui offre des dangers sans le rapport de la sécurité publique, en même temps qu'il augmente le nombre d'animaux capotés-moteurs. L'impôt sur les chiens peut, en outre, être considéré comme une ressource facile, ce serait une première taxe combinée et pourrait en avoir d'autres; quoi qu'il en soit, le luxe présente en France une matière inépuisable, et le trésor pourrait y trouver des revenus qu'on ne doit pas né-

gliger. La question est loin d'être définitivement jugée, nous croyons qu'elle reviendra.

Samochi et l'indication de la loi sur les gardes nationales dans plusieurs grandes villes où ces milices citoyennes sont dissoutes depuis longtemps, sans avoir été réorganisées dans l'année, comme le veut la loi, a amené une discussion fort vive que M. le ministre de l'Intérieur a fait décaler en s'agissant de répondre aux interpellations qui lui étaient adressées.

Toutefois, un des membres du bureau de la Chambre,

Honorable M. Lacrosse, ayant proposé d'insérer dans la proposition de M. Jacquemont sur le rapport à établir entre le nombre des officiers et des gardes nationaux, un article qui enjoindrait à M. Duchâtel d'avoir, à l'ouverture de la session prochaine, à leur rendre compte de l'exécution de la loi et des motifs qui l'empêcheraient de déférer à ses prescriptions, le ministre, devant les dispositions de l'opposition tout entière et d'une partie des centres, a pris l'engagement qu'on voulait lui imposer, ce qui a rendu l'amendement inutile.

Mardi 11, Lasvay, député de Saint-Etienne, a interpellé M. le ministre des travaux publics sur la réunion en une seule, compagnie pour l'exploitation et pour la vente, de tous les concessionnaires de mines du bassin de Rive-de-Gier et de celui de Saint-Etienne. Les fabricants de cette ville et ceux de Lyon ont vu dans cette concentration un monopole véritable et menaçant, les conseils municipaux s'en sont alarmés et ont pris des délibérations qui témoignent de leurs inquiétudes. M. Dumon a répondu que les lois existantes lui fourniraient les armes nécessaires pour combattre les empiétements qu'on pouvait redouter de la part d'une association aussi considérable; qu'elle démentirait, pour chacune des concessions qu'elle avait absorbées, soumise aux conditions d'exploitation constante imposées aux concessionnaires primitifs, et que les prescriptions du code pénal contre les coalitions paraieraient aux dangers qu'on semblait redouter contre l'élevation des prix. La discussion a continué.

La chambre des pairs a voté le crédit demandé pour les dépenses de la police secrète. Cette discussion a fourni à plusieurs de ses membres l'occasion de faire entendre de nobles paroles en faveur d'une nation malheureuse.

NOUVEL UNIFORME DE LA GARDE NATIONALE. — Une ordonnance du roi, du 16 mars, publiée par le *Moniteur*, apporte quelques modifications dans l'uniforme de la garde nationale de la Seine. Il n'y aura plus qu'une seule tenue, composée de la tunique et du pantalon bleu. La tunique s'empalme l'habit et la capote elle bouffonne au droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons, et elle couvrira le genou. Le collet, écharpe, sera petits boutons, comme dans les habits actuels; les manches en long, à deux pointes figurées par un passe-poil écarlate avec un gros bouton sur chaque pointe; boutons de métal blanc à libellule portant un coq au milieu, et autour, la légende: Liberté, Ordre public. Le pantalon coupé droit et large aura un passe-poil écarlate.

Le bonnet à poil est réservé pour les grenadiers et voltigeurs, mais il sera un peu diminué de hauteur.

Le shako, de forme un peu conique, conservera les ornements actuels.

Les bulletiers sont conservés, le ministre, dans le rapport qui précède l'ordonnance, croit qu'on ne les porte pas assez fréquemment ni assez longtemps pour qu'il en résulte réellement de la gêne et de la fatigue. Sur ce point, nous pensons que M. Duchâtel n'a consulté que l'état-major et point ceux qui les portent. Au reste, le ministre trouve qu'elles complètent la réunion des trois couleurs que l'uniforme de la garde nationale doit toujours rappeler. On n'en dit pas autant pour l'armée.

Les officiers ont le même habillement que les gardes nationaux. Les marques distinctives actuelles, auxquelles il n'est plus allé que le peinturon du sabre, qui se composera d'une bande de deux bélières argent avec trois traits en son milieu, et une bélière sur un cuivre doré.

Tous les articles de l'uniforme actuellement en usage pouront être utilisés pendant un an, c'est-à-dire jusqu'au 20 mars 1847. Les recensements auront pas de tolérance.

Il a fallu trois ou quatre ans à l'état-major de la garde nationale pour réaliser cette grande mesure, qui, en réalité, se borne à substituer une rangée de boutons aux deux qui fermaient la capote actuellement en usage.

AFFAIRE FRANÇAISE. — Le 7 de ce mois au matin, Abd-el-Kader ayant fait quarante lieues en vingt-quatre heures, rasa les douars qui n'avaient fait que se rapprocher des montagnes du Tell, comptant sur la protection de la colonne Cannon, qui n'était qu'à cinq lieues à l'est d'elle.

Le colonel Cannon, prévenu du mouvement de l'émir, se porta sur lui et l'attaqua vigoureusement. Les gousms des douars Ouhad-Alams, Rahman, Ben-Aich, etc., excités par la présence de la troupe, et voyant les chasseurs joindre les réguliers, devinrent très-entrepreneurs. Les résultats de la journée furent superbes. Les immenses troupeaux, les femmes et les enfants des douars furent repris. Les gousms d'Abd-el-Kader perdirent deux ou trois cents chevaux sellés et bridés. Plus de cent cinquante cavaliers furent tués. Parmi ceux-ci se trouvaient l'aga Mohammed-ben-Adda, ainsi qu'un régiment de réguliers. L'émir a eu son cheval tué sous lui; sa femme Dédid a été blessée grièvement; l'ex-khalifa El-Berkani a été renversé d'un coup de crosse. L'émir s'est enfui avec une soixantaine de cavaliers seulement.

Le général Jusuf a attaqué l'émir le 15, à dix-huit lieues au sud de Zaïz; il a pris ses bagages et ses mules, qui se dirigeaient sur Bonouca. Ab-el-Kader s'est sauvé avec peine. Le lieutenant Lacoste et l'interprète Lévy ont été délivrés, blessés grièvement.

L'akhbar a donné la nouvelle suivante: « Un de nos prisonniers qui a eu le bonheur de s'échapper de la déra d'Ab-el-Kader, a donné quelques détails sur la situation de ses camarades. Leur moral se soutient toujours, grâce à l'énergie de M. le lieutenant-colonel Gognord, qui leur montre l'exemple du courage dans l'adversité, comme il le leur avait montré sur le champ de bataille. Ils ont besoin de force, en effet, car les marches continuelles de la déra leur causent de grandes fatigues. Malheur à ceux qui, trop faibles ou malades, restent en arrière. Bou-Hamadi, khalfa d'Ab-el-Kader, les fait exécuter. Six de nos pauvres soldats ont déjà été massacrés par cette cause, par ordre de l'émir Kalye. »

De Coos-Aryus. — MM. Deffandis et Gara Onseley, administrateurs départementaux de France et d'Angleterre, ont, sous la date du 21 décembre dernier, à Rossis, une protesta-

tion conçue en termes énergiques contre le décret qui prescrit de juger comme pirates les capitaines et équipages des navires qui pénétreraient dans le Parana à la suite des escadres combinées, et contre les mauvais traitements et les actes de cruauté commis sur les personnes des Français et des Anglais qui ont été obligés de quitter Buenos-Ayres.

Ils ajoutent qu'on lui fait par attirer sur soi-même aussi bien que sur les exécuteurs subalternes de ses volontés une responsabilité dangereuse, lorsqu'on viole obstinément ces grands principes de civilisation et d'humanité que l'exercice même le plus étendu du terrible droit de la guerre ne saurait permettre d'enfreindre. »

ESPAÑE. — La semaine dernière, nos regards déjà le nouveau ministère espagnol comme dissous et la rentrée de Narvaez au pouvoir comme certaine. Mais nous étions loin encore, nous devons en convenir, de prévoir tout ce qui est arrivé. Le *Journal des Débats*, qui ne s'est jamais montré, ou le sait, hostile à l'influence de la reine Christine et à ses conseillers intimes, a, le premier, donné les nouvelles qui suivent en termes que nous conservons, pour bien faire juger l'effet que produisent ces audacieuses tentatives sur les hommes jusqu'ici le plus favorablement prévenus en faveur de leurs auteurs :

« Nous revoyons, par voie extraordinaire, les journaux et des lettres de Madrid jusqu'au 19 mars. Les nouvelles qu'ils nous apportent sont de la nature la plus allégitime. Le nouveau ministère, formé sous les auspices du général Narvaez, a inauguré son arrivée au pouvoir par deux actes de la plus haute gravité, et qui ne montrent que trop dans quelle voie funeste il veut entraîner son pays et sa jeune souveraine.

« Par un décret du 17 mars, le ministère a ordonné la proposition indéfinie des cortès. Cette mesure sera suivie, personne n'en doute, de la dissolution du congrès. Cette proposition des cortès est d'autant plus inexplicable, qu'elle est prononcée avant le vote du budget pour cette année et avant même que le cabinet actuel, comme les ministères précédents, ait obtenu un vote de confiance pour lever les impôts et les contributions.

« Le second décret du nouveau ministère a une fâcheuse analogie avec les ordonnances de juillet 1850. Il prononce en réalité la suspension de la liberté de la presse. Ainsi le nouveau ministère a-t-il été accueilli avec un sentiment général d'inquiétude et même de terreur. Madrid, à la date du 19 au soir, était tranquille, l'ordre n'avait point été troublé; mais il régnait une grande agitation dans les esprits. Les mesures que le gouvernement a prises trahissaient ses propres inquiétudes; la garnison restée jour et nuit sous les armes, et plusieurs généraux et colonels chefs de corps ont déjà été remplacés ou destitués. »

Le nouveau ministère, celui qui débute si bien, est composé du général Narvaez, président du conseil, ministre de la guerre, chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères, et de MM. Burgos à l'intérieur, Orlando aux finances, Ezgria à la justice et Pezuela à la marine. Ces noms demeureraient fameux dans l'histoire d'Espagne.

Les nouvelles du 20 annoncent que les gérants des journaux progressistes et modérés de Madrid s'étaient réunis pour aviser en commun au parti qui leur restait à prendre, et qu'ils avaient unanimement résolu de suspendre immédiatement la publication de leurs feuilles.

INDES ORIENTALES. — La malle de l'Inde est arrivée au Caire le 8 mars. Le 29 janvier, une division de l'armée sikhe a été attaquée par les forces anglaises sous le commandement de sir H. G. Smith à Alhwal. Les Sikhs ont été forcés de traverser le Sutledge, laissant derrière eux leur artillerie. Soixante-cinq pièces de canon environ sont tombées dans les mains des Anglais.

La perte des Anglais a été de 4 officiers tués et 14 blessés, et environ 400 soldats tués et blessés; celle des Sikhs paraît avoir été très-considérable.

Une salve de vingt et un coups de canon a été tirée à Bombay pour célébrer cette victoire.

Nous voyons d'autre part que les Sikhs étaient au nombre de 24 mille hommes. Les Anglais étaient 12 mille avec 56 pièces de canon. Le jour de ce succès, le gouverneur général, sir Henri Hardinge, était à Bootwallah, d'où le canon s'entendait à une distance de 56 milles.

CHINE. — On a reçu des nouvelles de Macao du 29 décembre. La mission de Chine était de retour de Macao le 5 décembre, après avoir visité les quatre ports du Nord.

L'*Almeida* a dû partir le 5 janvier de Macao pour ramener en France les délégués du commerce. Toutes les personnes attachées à la mission ont dû s'embarquer sur la frégate *L'Archimède* le 8 au 10 janvier pour Calcutta, et on espère qu'elles seront à Suez au commencement du mois d'avril, et par conséquent de retour à Paris dans un mois environ.

DÉSASTRES ET ACCIDENTS. — Les côtes des Etats-Unis ont été désolées dans la nuit du 14 février et pendant toute la journée du 15, par un de ses plus terribles ouragans que l'on ait éprouvés depuis longtemps. Une forte brise de l'est-nord-est avait régné le 14; mais, vers le soir, le vent augmenta progressivement, et bientôt la tempête se déclara dans toute sa fureur. La neige tombant à flots, et fouettée par la rafale, rendait l'obscurité plus profonde. Une flutelle de bâtiments était précisément sortie dans la journée du port de New-York, pour profiter du bon vent; mais il devint impossible à ces navires de tenir sur leurs ancres ou de résister à l'ouragan. Emportés par la tourmente, ils étaient entraînés vers la côte sans pouvoir éviter le sort cruel qui les attendait. Aussi les sinistres ont-ils été multipliés. Dans les environs de New-York seulement, plus de soixante-dix personnes ont péri, et une vingtaine de bâtiments de toutes grandeurs ont été brisés sur les rochers. La plage présentait, le 15 au matin, un affreux spectacle: partout on n'apercevait que débris, marchandises ou cadavres humains, que la mer poussaît à terre.

Les navires qui se trouvaient en cours de voyage et longeant la côte ont aussi eu à souffrir de la catastrophe: le

navire le *John-Minturn* a donné sur un écueil, où il s'est brisé; le capitaine, sa femme, ses enfants, ainsi qu'une partie de l'équipage, ont été engloutis, et sur trente-cinq personnes, sept seulement sont parvenues à se sauver dans une embarcation; un bateau pilon s'est perdu corps et biens.

Un douloureux accident est arrivé samedi dernier, vers huit heures du matin, sur le chemin de fer de Paris à Rouen.

Un convoi spécial, transportant à Rouen plusieurs députés qui se rendaient au Havre pour étudier sur les lieux toutes les questions relatives aux travaux maritimes et de défense projetés pour cette place, a rencontré, en face de la station de Bonnières, la diligence de Falaise, placée sur un truck, manœuvrant pour changer de voie et être en mesure de s'atteler au convoi venant de Rouen. La diligence a été renversée et brisée. Elle contenait vingt-deux voyageurs au moment du choc. Une note, publiée mardi dernier, sur l'invitation de l'administration du chemin, faisait connaître que, de ces vingt-deux voyageurs, deux ont été tués; ce sont MM. Lebaillly, employé dans une maison de roulage, et Laisné, tisserand. M. Delgaj, tailleur à Mayenne, est mort des suites de ses blessures. — Madame Delgaj a eu la clavicule gauche fracturée, et a reçu à la région frontale une blessure qui n'intéresse que les téguments. — MM. Delatouche, de Mayenne, Grédril-Lami, de Falaise, ont reçu de légères blessures à la tête. Madame Courmasset a eu le pouce droit luxé. La luxation a été rédimée immédiatement.

NÉCROLOGIE. — M. Dubois-Aymé, ancien député, vient d'être enlevé par une mort subite.

Chronique musicale.

Nous avons bien des dettes à payer. — Par où commencer? De tous nos créanciers, quel est le plus pressé, ou le plus exigeant? Ce doit être M. Félicien David. Il mourut un an, M. David est en possession de forcer l'opinion publique. La renommée le précède ou le suit, armé d'une immense trombone. Chaque pas que fait l'auteur du *Desert* ébranle le monde musical dans ses profondeurs. C'est ainsi que l'été dernier, M. Félicien David a parcouru en triomphant la silencieuse et pensive Allemagne. Puis il est rentré en France par les Alpes, et les feuilles dispensatrices de la célébrité nous ont appris successivement que M. Félicien David avait été vu à Marseille, — à Aix, — à Lyon, et finalement à Paris. Mais M. David ne revenait pas les mains vides. Il rapportait de ses lointaines pérégrinations un ouvrage nouveau, qui a été exécuté pour la première fois samedi dernier, dans la salle de l'Académie royale de musique. L'annonce de cet événement avait rempli, comme de raison, la vaste salle, où un auditeur attiré eût en vain cherché une place.

Tout n'avait pas inconnu dans le concert de M. Félicien David. Nous étions déjà parlé, l'année dernière, de sa symphonie en *mi-bémol*, et nous n'avons pas à y revenir. Il en a pourtant fait entendre le troisième morceau, *menuet ou scherzo* dont le mouvement est très-vif. Cette troisième partie a paru, comme les deux premières, assez faible d'invention, longue et monotone. Le quatrième morceau, dont le motif est très-heureux, est venu très à propos réveiller l'auditoire. Il était temps.

Après la symphonie en *mi-bémol*, M. Félicien David a fait exécuter deux mélodies nouvelles, qui ont été chantées, la première, par M. Gardoni, la seconde, par M. Portehaut. Celle-ci est intitulée, nous ne savons trop pourquoi, *Saltarelle*. C'est une espèce de chanson à boire, qui, malheureusement, rappelle un peu trop celle du *Freyshütz*. Même mouvement, même combinaison de longues et de brèves; même phraséologie. La ressemblance a frappé tout le monde. — Cela est fort bien imité, disant-on tout d'une voix. On eût préféré dire : — Cela est original.

La mélodie que l'auteur avait confiée au talent de M. Gardoni est intitulée le *Capitif*, c'est un chant à la fois prétonique et décoloré, étouffé sous un accompagnement bruyant et pesant. A travers ces lourds accords, cette épaisse harmonie de l'orchestre, on cherchait avec anxiété la voie pure et fraîche du chanteur, et l'on s'étonnait de ne la point trouver. Il nous est pénible de le dire, à nous qui, l'an passé, avons salué avec une joie si vive l'apparition de M. Félicien David, mais le respect que nous devons à la vérité nous y force: à cette mélodie vague et dépourvue d'accent, à cette orchestration décolorée, on ne reconnaissait pas le brillant auteur du *Desert*.

On ne le guère plus reconnu dans l'*Variorio*, qui était son œuvre importante de cette année, et la *maîtresse pièce* du concert de samedi. Cette nouvelle partition est intitulée: *Moïse au mont Sinaï*. C'est moins un oratorio qu'une cantate. — Les *librettos* sont découragés par les privations qu'ils endurent au désert, et ils regrettent l'abondance de l'Egypte. — Une jeune fille exprime ses sentiments assez vulgaires dans une romance en trois couplets. — Moïse, fort abattu lui-même, se plaint au Seigneur du fardeau trop pesant qui lui est imposé. — Les Juifs murmurent et vont se révolter. — Moïse les gourmande dans un air incommensurable, puis Dieu vient à son aide, et manifeste sa présence par un petit bout de symphonie, où chaque mesure contient un trait chromatique, et se termine par un coup de sifflet. Le tout entremêlé de quelques roulements de timbales qui représentent le tonnerre. Il est probable que les coups de sifflet lèvent les éclairs, et les gammes chromatiques, le vent. Ce fracas rend à Moïse l'autorité qu'il n'avait plus, et relève le courage du peuple fugitif, qui se remet en marche, en chantant le Dieu des armées.

Telle est l'analyse de ce petit livret, dont l'auteur ne s'est guère mis en frais d'imagination ni de style. La partition se compose donc en définitive d'une romance, d'un air, de deux chœurs, d'un morceau de symphonie et de longs récitatifs. La symphonie n'offre rien de remarquable, et nous ne voyons rien à ajouter à ce que nous avons dit plus haut, sinon que l'auteur s'est borné à l'imitation grossière et matérielle des bruits de la tempête, et qu'aucun accent religieux, aucune

Chemin de fer de Paris à Bordeaux.

Première section, de Paris à Tours.

Un moment où nous mettons sous presse, la compagnie du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux inaugure l'ouverture de la première section de ce chemin de fer d'Orléans à Tours. L'habile artiste qui a illustré tout les remarquables dessins qui accompagnent cet article assiste à cette fête. Il nous a promis d'en rapporter des souvenirs illustrés. Mais nous publions désaujourd'hui, avec la carte et l'itinéraire complet de cette section du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux, une série des châteaux, points de vue et travaux d'art les plus remarquables que les voyageurs admirent en allant de Paris à Tours.

Bien que le dix-neuvième siècle, si fertile en événements prodigieux, n'ait été marqué par aucune de ces inventions qui donnent une nouvelle direction à l'intelligence humaine, on ne saurait lui refuser d'avoir profité de toutes celles dont nous ont dotés les siècles passés et de leur avoir donné des applications dont leurs propres inventeurs ne se seraient jamais doutés. Que ce soit l'apin, Watt, Fulton ou l'Espagnol dont le nom est profondément inscrit, qui ait inventé, — nous le savons, — comme on le dit assez habilement, mais sans emploi, comme force motrice, il y a lieu de croire qu'il serait surpris, sinon effrayé des conséquences de sa découverte, conséquences qui ne tendent à rien moins qu'à changer la nature des relations des peuples entre eux, qui ont déplacé une foule d'industries, anéanti quelques-unes, et qui, en créant un développement d'affaires et de commerce dont la portée est illimitée, ont augmenté les besoins de l'humanité, tout en lui procurant les moyens de les satisfaire.

Dans quelques années, il n'y aura personne en France qui ne sache par sa propre expérience ce que c'est qu'un chemin de fer; nous avons déjà beaucoup fait, il nous reste encore beaucoup plus à faire; mais l'élan est donné, et nous devons espérer que la seconde moitié du siècle verra, sinon l'achèvement total du vaste réseau qui doit couvrir notre sol, du moins toutes les extrémités du royaume mises en rapport entre elles, tout en convergeant vers le centre commun, Paris.

Le chemin que nous allons faire parcourir à nos lecteurs est le commencement de quatre grandes lignes. Celle dite *Chemin de fer du Centre*, qui se divise en deux voies principales, l'une sur Noyers, l'autre sur Cléonay; celle de *Bordeaux*, celle de *Nantes*. Jusqu'à Orléans, la voie est commune aux quatre; là elle se divise; le chemin du Centre poursuit son parcours presque en ligne droite en traversant la Loire; celui de Bordeaux et de Nantes se bifurque un peu avant d'arriver à Orléans, et suivant la rive droite du fleuve jusqu'à vingt kilomètres environ au-dessus de Tours, où il traverse la Loire, il continue sur la rive gauche jusqu'à cette dernière ville, où de nouveau il se divise en deux embranchements, celui du sud sur Bordeaux, celui de l'ouest sur Nantes.

Sur le chemin que nous allons suivre, deux systèmes d'exécution sont en présence; l'un, celui de Paris à Orléans, a été construit entièrement par une compagnie; celui d'Orléans à Tours l'a été par l'État, la compagnie concessionnaire se chargeant seulement de la mise des rails et de l'entretien, tout en balayant. Sans entrer dans toutes les hautes considérations que l'on fait valoir avec des raisons également bonnes, en faveur de chacun de ces systèmes,

Non nostrum inter vos lottas componere lites.

nous avons eu occasion de constater que l'un et l'autre de ces chemins ont été construits avec des talents, des soins et une conscience égale, et nous sommes heureux de pouvoir offrir aux hommes supérieurs qui ont dirigé l'une et l'autre de ces constructions le témoignage de notre admiration.

L'embarcadere du chemin de fer de Paris à Orléans, servant de tête à la ligne de Bordeaux, situé boulevard de l'Épave, présente à l'œil un monument d'une grande, noble et élégante simplicité. Bien n'a été donné à l'embellissement; cependant tout y est beau, et ce ne serap pas un des moindres bénéfices des chemins de fer d'avoir donné de nobles édifices et la vie à plusieurs quartiers de Paris, qui, sans eux, seraient encore inhabités. Lorsqu'on arrive par le boulevard, on aperçoit d'abord la maison de l'administration du chemin de fer d'Orléans, faisant l'enseigne du boulevard et de la rue de la Gare. Le développement de la facade de l'embarcadere est sur cette dernière; une grille et une esplanade séparent le monument de la rue; un corps avancé occupe le centre; là se trouve le bureau des bagages, à droite et à gauche sont les entrées des salles des voyageurs, ouvrant également sur l'esplanade; à la droite, en continuant, on rencontre l'entree destinée aux différentes voitures transportées par le chemin de fer. Si nous examinons ce monument en artiste, nous nous plairons à en louer la bonne ordonnance. Cependant nous osons nous préférer de larges landeaux aux lours et peu maigres qui entourent les voitures.

De vastes salles d'attente, convenablement distribuées, confortablement chauffées l'hiver, offrent aux voyageurs leur auberge; celle des premières places ressemble à celle d'un salon de bonne compagnie; mais c'est lorsque l'on pénètre dans l'intérieur de la gare que l'on peut se faire une idée de l'importance de cet établissement, et l'on peut justement appliquer à ce savant échafaudage de charpentes le mot de *fort* qui l'on donne à la toiture de nos vieux colonnades.

Nous ne saurions assez louer le soin que l'on a pu consacrer aux voyageurs des intérieurs des stations, et nous aimons à croire qu'un jour un établissement semblable, servant de tête à une autre ligne, imitera le bon exemple qui lui est donné, et que les directeurs de l'entreprise à laquelle nous

fais ins allusion comprendront que n'est pas près d'un devoir pour eux, sous notre climat pluvieux, de garantir, au moins autant qu'il est en leur pouvoir, les voyageurs de toute incommodité.

Mais déjà le premier coup de cloche a tinté, les portes glissent légèrement dans leurs rainures, les diligences se remplissent; un second et un troisième tintements appellent successivement les secondes places et les wagons découverts.

Chacun se presse, accourt; il semble toujours que l'on craigne de manquer de place, et cependant il est hors d'exemple que cela soit arrivé.

Le départ d'un convoi sur chemin de fer a un caractère qui lui est particulier; là, vous ne pouvez, jusqu'au dernier moment, contempler les traits des personnes que vous aimez; et dont vous vous élevez, serrer la main d'un ami; vous arrivez seul, vous partez seul; la gare, un moment auparavant si animée, devient un véritable désert; mais le silence y dure peu, grâce à l'activité incessante de la circulation.

Le convoi de fer et de feu est attelé à l'immense convoi; nos cinq ou six cents compagnons de route sont commodément placés; dans ces voitures, aucun des inconvénients des autres moyens de transport; point de ces codes qui vous entrent dans le corps; on suit paisiblement où placer ses jambes, et la fatigue même est presque nulle; mais aussi aucun de ces incidents qui font diversion dans un voyage au long cours; pas de côles à gravir à pied, pas de beaux points de vue à admirer, on passe si vite, que l'objet à peine aperçu a disparu de vos yeux.

Un dernier coup de cloche annonce le départ; un sifflement continu et prolongé s'échappe des flancs de la puissante machine. Que tout se rançe! La vapeur, force brutale, ne respect rien, et nous allons, rapidement, transportés par elle, commencer notre rôle de *écierone* sur cette route dont la France a été dotée par dix compagnies dont le zèle, l'activité, l'ordre et les talents peuvent être égaux, mais non surpassés.

DE PARIS À ÉTAMPES.

L'espace fuit derrière nous; à peu de distance de la gare, nous franchissons le mur d'enceinte de Paris que nous traversons sous un pont en fer à doubles voies surélevées par un mur; l'une est pour le chemin de ronde *intra-muros*, l'autre pour le chemin *extra-muros*; quelques aspirations de la machine nous font arriver à un des établissements les plus importants de l'exploitation du chemin de fer d'Orléans; à la droite se présentent les vastes ateliers où se fabrique l'immense matériel employé sur la voie de fer; tous les arts, tous les métiers, nous allions dire toutes les sciences, y sont réunis; toutes y trouvent une utile application. Là, le fer, le cuivre, le bois, y entrent en nature et en sortent convertis en puissantes machines, en élégantes diligences, en utiles wagons; un peuple entier remplit ces vastes salles; toutes les professions y ont des représentants; d'énormes remises servent à loger le nombre infini de machines, de tenders, de voitures de toutes classes, de toute forme, qui servent à l'exploitation; là, comme dans tout cet établissement modèle, règne un ordre parfait.

La gare du chemin est occupée par les gares de marchandises, où se chargent et se déchargent à convert celles venant des départements du Midi ou de l'ouest, on celles qui sont destinées à être expédiées. L'abondance toujours croissante de leur transport vient d'obliger l'administration à faire construire de nouveaux magasins, véritables docks, où ne peut que passer les produits du monde entier. Diminues approvisionnements, on colle et charbon de terre occupent un vaste espace immédiatement après ces diverses constructions; puis enfin on commence à voir la campagne, au milieu de laquelle, semblable à un énorme serpent qui entoure Paris dans ses replis, on aperçoit l'enceinte continue; avant d'y arriver, l'œil se repose avec plaisir sur les massifs d'arbres séculaires qui baignent leurs pieds dans la Seine, entourent le château presque inhabité de Breteuil, de Vincennes, Parisiens, si vous voulez encore les voir; sans peu, grâce aux fortifications, ces arbres vénérables seront abattus par la hache, non du vandalisme, mais de l'industrie; un quartier populaire s'élevera là où régnait encore de frais ombrages, et le commerce envahissant formera de nouveaux établissements destinés à la consommation toujours croissante de Paris.

Tournerons nos yeux vers la droite, le riant village d'Ivry s'offre à notre vue; de charmantes maisons de campagne l'entourent; l'une, appartenant à M. Jazet, est entourée d'un véritable parc; la maison pour le traitement des aliénés, fondée par le savant docteur Léoubeuf et maintenant sous la direction de son digne successeur, le docteur Métyvier, présente au voyageur sa verte pelouse environnée de charmants bosquets; plus loin, on se trouve face du château d'Ivry, Nestor résidence de ses chaînes de pierre et ses remplis en briques font dater du dix-septième siècle, véritable spécimen des constructions au temps de Louis XIII. C'est à Ivry que s'est éteinte la vie d'un homme dont quelques vry ont eu la puissance d'élever des millions de Français: Bonnet de Hisle, auteur de la *Marseillaise*, y est mort il y a quelques années.

Saint-Frambourg, situé à peu de distance d'Ivry, ne présente rien qui puisse intéresser.

Si vos regards se portent vers la gauche, vous pourrez apercevoir une longue ligne de maisons qui se rapprochent dans la Seine et dans sa bifurcation, La Marne. C'est le triple village de Comblans, Charanton-le-Vieux et Charanton-Saint-Maurice. Le premier possède la résidence d'été des archevêques de Paris, une longue suite de bâtiments connue d'une manière monumentale la colline au pied de laquelle est situé Saint-Maurice. C'est le nouvel et très-bien dessiné par les architectes, qui donne à Saint-Maurice une triple célébrité; la Marne, qui près de là se joint à la Seine, a six ou sept rivières reliées par le pont de Charanton-le-Vieux, et une seule digue conduit le village et l'école locale voisine de Alfort, que l'on aperçoit très-distinctement de la voie de fer.

Pour nous en aller, on le fait d'Ivry, puis on million de peupliers, d'ormes, d'arbres de toute espèce, nous découvrons le village de Vitry-en-Seme, ce qui par ses peupliers,

phrase majestueuse ou touchante n'y révèle la présence de l'Éternel. Le premier chœur, — la révolte des Juifs, — nous a paru trivial et plat. Le second débute par une marche dont les seize ou vingt premières mesures sont, à notre avis, fort heureusement trouvées; mais l'auteur se lasse bien vite, et

Désinait en pisicem nullier formosa supernè;

vers latin qui signifie, madame, que, malgré le talent musical et l'antique célébrité des sirènes, vous ne voudriez pas trouver votre jambe fine et vos jolis pieds pour une queue de poisson. Ce chœur, qui est la péroraison de l'ouvrage, finit par quelques accords qui ont de la puissance et produisent un bel effet. L'air de Moïse est peu mélodique; il manque d'expression, de caractère et de style, et il est très-long. Ce sont là des défauts qu'on ne pardonne guère. La romance de la jeune Israélite est beaucoup mieux venue; la mélodie en est élégante et empreinte d'une couleur mélancolique pleine de charme. Le travail instrumental qui l'accompagne est d'ailleurs fort distingué. C'est sans contredit le meilleur morceau de l'ouvrage. Mais une jolie romance suffit-elle pour soutenir la réputation de l'auteur et répondre à l'attente du public? Non, sans doute. L'auditeur s'est donc séparé, il faut le dire, assez mécontent. Il s'était promis un grand plaisir, il n'avait rencontré qu'un long ennui. M. David a évidemment une revanche à prendre. Puisse-t-elle être prompt, et délectante! Nous l'avons critiqué contre-cœur; nous l'applaudirions avec transport.

M. Josse l'avait précédé dans cette carrière un peu périlleuse des concerts ou l'artiste ne fait entendre que sa propre musique. Un tel concert ne ressemble-t-il pas au festin d'Esop, où le même mets fleurait sur tous les plats? M. Josse a fait exécuter à l'Opéra-Comique une symphonie en *mi bémol*, comme celle de M. David, un fragment d'opéra, une marche religieuse, une romance, puis un oratorio en quatre parties, intitulé: *L'Ermite, ou la Tentation*. Cela se comprend aisément, et peut se passer d'analyse. Satan veut perdre un ermite dont la sainteté a bravé jusqu'à toutes les tentations. Il rassemble la horde des démons, assigne à chacun son rôle; puis tous à la fois fondent dans la gorge du juste, et s'efforcent de dompter son âme tantôt par l'attrait du plaisir, tantôt par la terreur. Mais les anges viennent au secours de la vertu chancelante, et Satan, tout Satan qu'il est, s'en retourne aux enfers avec un pied de nez. Cet ouvrage de très-longue haleine comprend des chœurs, des airs, des couplets, des duos, des morceaux de symphonie, des airs de danses, etc. On en chercherait en vain où le musicien trouvât des motifs plus variés, plus heureux, et en plus grand nombre. Les contrastes y abondent. L'air religieux y succède à la chanson bachique, le chœur angélique au chœur infernal. Quelques parties de cette œuvre sont bien traitées, notamment les airs de ballet, qui sont très-originaux. Dans toutes, il y a un mérite incontestable, une grande science, une entente fort rare de l'orchestre. Nous n'aurions que des compliments à faire à l'auteur s'il était plus riche en mélodies, et s'il savait s'arrêter à propos.

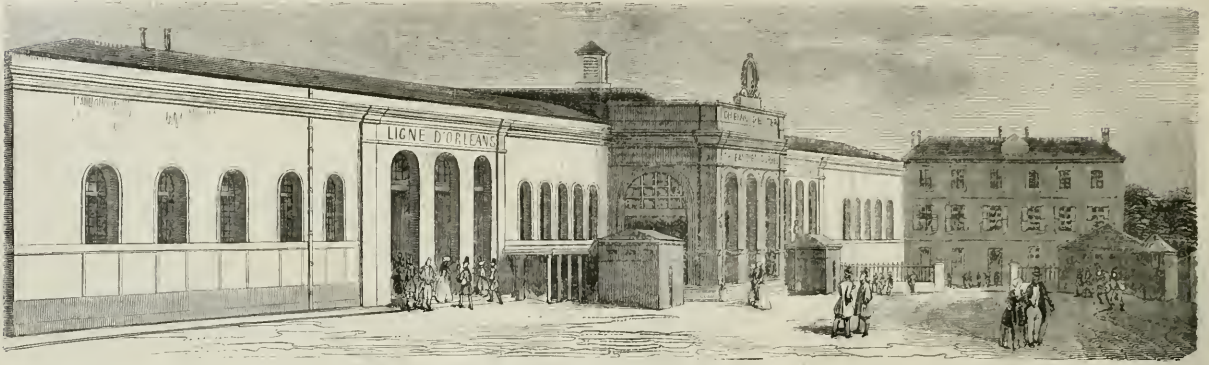
M. G. Alary s'est contenté d'un très-bas théâtre. Il a fait exécuter, dans la salle de M. Horz, une messe et des fragments d'opéra. Nous avons déjà rendu justice à la messe dont quelques parties ont été chantées à Versailles et il aura bientôt deux ans. Le duo et la romance avec chœurs de *Rosmonda*, opéra italien de M. Alary, ont été couverts d'applaudissements. C'est de la musique très-chanteuse, facile, gracieuse, fort bien faite d'ailleurs, et habilement instrumentée. M. Alary est, tout à la fois, élegant mélodiste et harmoniste distingué.

M. César-Auguste Franck est loin d'avoir autant d'habileté pratique. Il a besoin d'étudier encore l'art difficile de développer ses idées et de donner une forme convenable aux morceaux qu'il fait. Mais son *Eglogue biblique* n'est pas d'un mauvais inventeur, et rien ne prouve que M. Franck ne deviendra pas un compositeur d'ici à quelques années. Nous l'espérons pour lui, et nous le lui souhaitons de tout notre cœur.

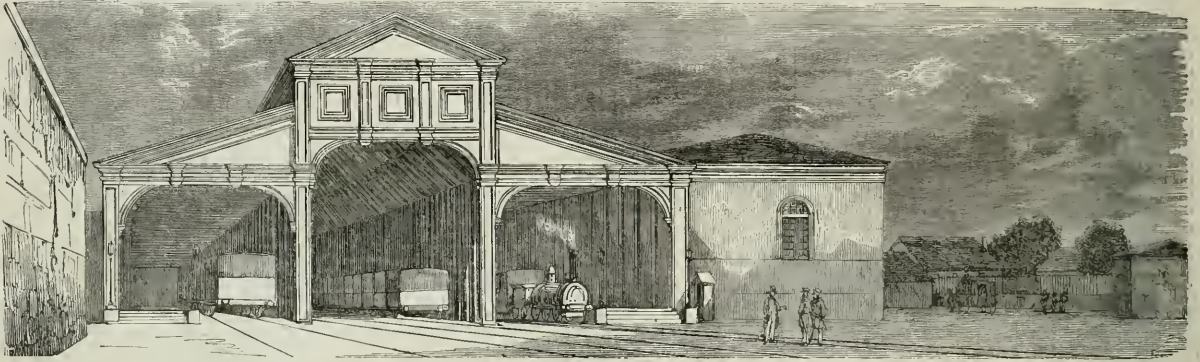
Les concerts se succèdent presque sans interruption. L'un des plus brillants a été celui de madame Sabatier, dont tout le monde sans doute a tant fois applaudi la voix pure et sonore, le chant facile et gracieux. Madame Twinn d'Hemin se distingue par d'autres qualités, une accentuation énergique, une expression passionnée. C'est un talent simple, sérieux et sévère. M. Ole Bull, violoniste suédois ou norvégien, a fait applaudir à l'Opéra un mécanisme des plus brillants, et nous fort belle qualité de son. M. Blas est un clarinetiste du premier ordre; sa femme, madame Blas Meerti, a reçu de la nature une voix magnifique, dont la sonorité et l'éclat sont également admirables. Ces deux artistes ont obtenu le plus grand succès, dimanche dernier, au Conservatoire, où ils ont exécuté ensemble cet air célèbre de la *Clemenza di Tito*, qui est escorté d'un accompagnement obligé de *corno di bassetto*, ou clarinette *alto*. Et terminons-nous cette indéterminable revue sans rendre justice à la pureté, à la délicatesse d'exécution de mademoiselle Korn, aussi qu'à la grâce un peu mélancolique de mademoiselle Mondolizny; y Dieu nous conserve de tant d'ingratitude; nous courons devoir souhaiter seulement que mademoiselle Mondolizny mette sa voix un peu plus en *dehors*.

Un nous écrit de Nice que M. Billot, cet admirable pianiste dont le talent n'est pas encore apprécié chez nous à sa juste valeur, vient de produire dans cette ville un effet immense. Son second concert surtout, qui l'a donné au point des paniques, a été pour lui l'occasion d'un triomphe éclatant. Jamais le théâtre de Nice n'avait retenti d'acclamations plus unanimes, ni d'applaudissements plus formidables. Enfin on l'a couvert de fleurs, lui, M. Billot, comme s'il était une jeune femme. Ce fait, qui nous est attesté par un témoin digne de foi, ne prouve-t-il pas que l'enthousiasme aveugle des peuples les bornes? Hélas! vous de nous revenir, nous irons l'illustre; on vous portera peut-être moins de fleurs à Nice, mais on vous applaudira avec autant de plaisir, et l'on vous applaudira d'aussi bon cœur.

CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR MM. PHARAMOND BLANCHARD ET DAUZATS.



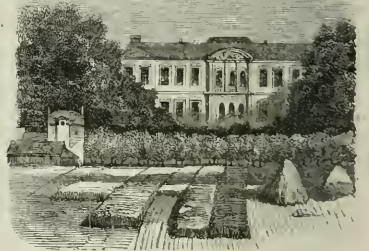
(Embarcadere de Paris.)



(Gare de Paris.)



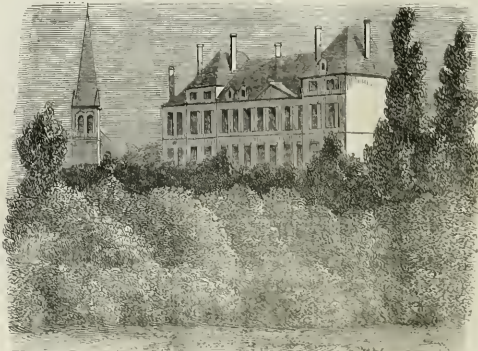
(Ateliers et remises d'Ivry.)



(Château de Bercy.)



(Château d'Ivry.)



(Château d'Athis.)



(Château de Juvisy.)

CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR MM. PRÉMOND BLANCHARD ET DIZETS.



(Juvisy)



(Château de Savigny, à madame la princesse d'Eckmühl.)



(Château de Granivaux, à M. le comte Vigier.)



(Château de Villemoisson.)



(Château de Vaucluse, à M. Dabrin.)



(Tour de Montbéry.)



(Château de Lormoy, à M. Paturic.)



(Château de Chamarande, à M. de Talru.)



(Tranchée d'Étampes.)

et celui de Thiais situés à la droite du chemin. A peu de distance de ce dernier, la voie de fer, décrivant une courbe assez prononcée, vient faire tangente avec la Seine, et nous entrions dans le gros bourg de Choisy-le-Roi.

Jadis résidence royale, ce château passait pour un des plus délicieux qu'habitait la cour de France; de vastes jardins l'environnaient. Ce serait toute une histoire à raconter que les faits dont ses beaux ombrages ont été témoins, mais les bornes de cet article ne nous le permettent pas; de tant de splendeurs il ne reste que quelques débris des anciens communs et des écuries. L'industrie et le commerce ont tout envahi. Maintenant de robustes ouvriers ont remplacé les femmes élégamment parées, les petits maîtres du siècle passé; l'odeur du coke se fait sentir au lieu de l'ambre et du jasmin. Il est permis de croire que la richesse actuelle de Choisy sera plus durable que celle que ce bourg avait acquise par le caprice d'un roi. Une manufacture de verre où tout se fabrique, depuis les vases les plus grossiers jusqu'aux verrières les plus délicates qui ornent nos cathédrales, et dont tous les détails de fabrication ont déjà été reproduits par *l'Illustration*, doit être placée en première ligne parmi les établissements industriels que l'on trouve à Choisy et même en France; il s'y est également établi une vaste manufacture de porcelaine, de sucre indigène, de plusieurs ateliers de produits chimiques, de maroquins, des blancheries; un beau pont de cinq arches relie entre elles les deux rives de la Seine, et, pour prouver combien la civilisation est avancée dans ce gros bourg, nous ajoutons qu'il y a un théâtre.

C'est également à Choisy que se trouve la première station du chemin de fer.

Ici nous abandonnons la Seine pour la retrouver un peu plus loin; le village et le château d'Orly, environnés de bouquets d'arbres, se laissent voir au sommet de la colline, à droite. Ici nous quittons le département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise. Quelques minutes encore, et nous apercevons le délicieux village de Villeneuve-le-Roi perdu au milieu d'un massif d'arbres de toutes essences; une charnante allée, qui serpente au milieu des champs, y conduit depuis la voie de fer. Mais c'est à la gauche du chemin que le spectacle est véritablement imposant. L'horizon, borné à grande distance par les collines formant la délicieuse vallée d'Ivry, encadre d'un cercle de verdure le charmant bourg de Villeneuve-Saint-Georges; la Seine forme des méandres gracieux dans une plaine diaprée des mille couleurs d'une culture riche et variée, un pont suspendu assure le transit entre les deux rives du fleuve et permet une communication rapide entre Villeneuve-Saint-Georges et Paris.

C'est à Ablon que nous retrouvons la Seine. Ce village, presque entièrement peuplé de propriétaires aisés, est remarquable par la quantité de charmantes villas que l'on y a construites. Au seizième siècle, il possédait un des trois temples que l'édit de Nantes avait accordés aux calvinistes de France; il s'y trouve des caves magnifiques, et le commerce des vins s'y fait sur une grande échelle.

Pendant le cours des travaux pour l'établissement du chemin de fer, on a éprouvé la forme d'Ablon au pied du coteau de Mons, un singulier événement: les tranchées ouvertes pour donner passage à la voie ont été envahies par un mouvement des terres vers la Seine; si l'on n'avait employé d'énergiques moyens, les plus graves accidents étaient à craindre. Le terrain naturel de ce coteau est formé de couches de glaise que les eaux souterraines faisaient glisser les unes sur les autres. On a été obligé de faire le tracé dans une autre direction, d'abandonner des travaux importants déjà achevés, des ponts, des terrassements coûteux, etc. On a pratiqué entre le chemin de fer et le coteau une galerie longitudinale souterraine de 5 à 6 mètres de profondeur et de 550 mètres de longueur dans laquelle on recueille toutes les eaux qui descendent des terres du coteau, et on les absorbe ensuite dans des puits creusés à cet effet au moyen d'une soude artésienne et descendant à une profondeur de 20 à 25 mètres.

Petit-Mons est la station de peu d'importance située sur le côté gauche de la route.

Le château d'Althuis-Mons couronne le coteau du même nom, un haut clocher accompagne l'église, attribuée à Philibert Delorme. Le coteau couvert de vignes, de riches moissons, d'arbres fruitiers, produit l'effet le plus délicieux.

C'est un peu avant d'arriver au village de Juvisy que se trouve l'embranchement du chemin de Corbeil; là, les deux voies se séparent, celle de Corbeil continuant de longer la Seine, celle d'Orléans s'en éloignant pour toujours.

Juvisy-sur-Orge est un village qui borne à droite le chemin de fer. De blanches maisons s'opposent sur le vert fond d'une végétation luxuriante; çà et là sur le penchant de la colline, de délicieuses retraites, de blanches villas semblent ancrées de perles semées sur un velours du plus beau vert. Ce village remonte à une haute antiquité; son pont sur l'Orge forme jadis la limite entre les royaumes de Paris et d'Orléans. C'est là, au quatorzième siècle, Isabeau de Bavière, emmenant le dauphin, fut arrêtée. A peu de distance de Juvisy, la voie de fer traverse, sous un pont savamment construit, la route de Paris à Lyon par Montluis. Nous recommandons au voyageur l'église remarquable qui couronne la grande route. Le pont des Balles-Fontaines, ainsi nommé parce que de chaque côté se trouve une fontaine monumentale, a été construit au commencement du règne de Louis XV, en 1728, ainsi que la route sur laquelle il donne passage.

Maintenant, nous entrons dans une riche vallée, celle de l'Orge; la culture et la nature se sont réunies pour en faire un séjour délicieux: de beaux châteaux, de charmantes maisons de campagne, de modestes retraites que nous allons passer en revue, nous mènent par une suite successive d'enchantements jusqu'à Étampes.

La première, par ordre de place, et sur le côté gauche, est la délicieuse maison appartenant jadis à M. le comte Lemaire, que les exigences du tracé du chemin de fer l'ont obligé d'abandonner. Rien de plus charmant que cette charmante habitation; on se croirait à cet hôtel de Paris.

Du même côté, une avenue royale, malheureusement coupée par le chemin de fer, conduit au château de Savigny (sur Orge). Ce château restauré et fortifié, en 1484, par Étienne de Vese, chambellan de Charles VIII, appartient maintenant avec ses vastes et riches dépendances à madame la princesse douairière d'Éckmühl. Il reste de son ancienne construction la tour principale qui sert maintenant d'entrée d'honneur, plus deux tourelles; les deux ailes inégales de grandeur, qui y ont été ajoutées, l'ont été au milieu du siècle dernier. Une grille de grande dimension, bornée par deux pavillons, sert d'entrée à une vaste cour d'honneur, coupée çà et là de beaux massifs. Ce château est une habitation vraiment princière.

Quelques rochers bordent la route du côté droit; mais tout à coup la scène change, une large ouverture se fait voir, et, sur le sommet d'une pelouse en pente dont le pied vient se baigner dans la rivière d'Orge, on aperçoit à quelque distance le château moderne de Grandvaux; tout le monde sait que M. Vigner en est le possesseur actuel.

A peu de distance et du même côté, se trouvent le village et la station d'Épinay. Mais avant d'y arriver, l'Orge passe du côté gauche au côté droit du chemin de fer, sous un énorme viaduc, objet d'art remarquable par sa construction et sa solidité.

À la gauche du chemin, le village de Villemonais ainsi que le château du même nom s'offrent ensuite à la vue; tous deux sont dans une situation ravissante, à mi-côte d'une colline richement boisée; l'un et l'autre semblent perdus dans les arbres. Le château, d'une étendue immense, est un de ces manoirs que nous a laissés le dix-huitième siècle.

Encore un château digne d'intérêt par sa position, celui de Vaucule, appartenant à M. Dabrin; c'est là qu'il faut aller river. Entouré de tous côtés par des arbres d'une proportion gigantesque, il oppose sa façade, du style néo-sévère que nous a légué le siècle passé, sur le vert foncé de la végétation environnante. Situé au fond d'une vallée merveilleusement boisée et solitaire, dépendante de la forêt de Sainte-Geneviève, on pourrait se croire dans une de ces forêts sans issues du nouveau monde, si de temps en temps une échappée ne vous laissait apercevoir le château, et ne vous ramenait à la réalité.

Saint-Michel-sur-Orge est un village où se trouve une station. C'est maintenant tout ce que l'on peut en dire, mais nous y avons remarqué à notre dernier passage une grande activité, et ce point promet de devenir assez important.

A compléter de cette station, la scène s'agrandit; la vaste plaine, où se trouvent remis Montlithéry, Lincis, Arpajon, s'étend aux regards du voyageur. Cette plaine richement cultivée est coupée çà et là de bouquets d'arbres et de mamelons, et sur l'un d'eux le voyageur

... De Montlithéry voit la fameuse tour.

La ville de Montlithéry est connue par son marché à blé, et sa tour est le seul reste de la forteresse bâtie en 1012 par Thibault *Père d'Étampes*, freres du roi Robert, et démantelée par Louis VII. La bataille de 1433 s'est donnée entre Montlithéry et Longjumeau, et l'endroit où elle eut lieu s'appelle encore Ci-mièrres des Bonraucuniers.

En rapprochant la vue du chemin de fer, on voit à peu de distance de Saint-Michel le beau château de Lormoy, appartenant à M. Patrice. Environné d'un parc d'une grande étendue, ce château a une apparence noble et grandiose, que nous tenons d'autant plus à signaler que chaque jour ces deux qualités deviennent plus rares dans nos mesquines villas modernes.

A peu de distance se rencontre la station de Brétigny, dont nous ne dirions rien si ce village, peu important et composé de nombreux hameaux, n'avait été le théâtre de la signature du fameux traité de Brétigny. Son église, située sur un mamelon, se nomme le Grief-Saint-Pierre.

Il nous faut abandonner pour quelques moments les riants coteaux, les vertes vallées; nous sommes sur le plateau qui sépare la vallée de l'Orge de celle d'Étampes, ou de la Juine. Là des champs bien cultivés, mais monotones. Patience! bientôt nous allons encore admirer; de belles habitations, de grands et nobles parcs passeront sous nos yeux. Il faut bien se reposer un peu.

Marolles est le premier point que l'on rencontre après Brétigny. Ce que nous avons dit de Brétigny peut s'appliquer à Marolles. Mais ici nous sommes entrés dans la vallée de la Juine, et l'influence bienfaisante de l'eau se fait déjà sentir; un des premiers à en profiter est le vaste parc du Mesnil, entourant le château du même nom; il appartient à M. le duc de Cloiselin. Une vaste échappée de vue nous permet de voir sur notre gauche une aile de ce château, et ce que l'on en aperçoit fait vivement regretter de ne pas en voir davantage. Peu après on arrive au charmant village de Lardy, situé au fond de la vallée et environné d'énormes plantations de pommiers et d'arbres fruitiers de toutes sortes.

M. le comte Jambert possède les terres de Lardy un délicieux ermitage. Le château de Gilevisain est petit, mais qu'il est bien enlouré! Situé au fond d'une vallée, rien n'est plus frais, plus agréable que les environs de cette charmante habitation.

Toury, que l'on aperçoit à une demi-heure sur la hauteur à droite, a un télégraphe.

Donis Marolles, la voie de fer a décrit une courbe fort sensible. En arrivant auprès de Chamrarde, elle en décrit une dans un autre sens, ce qui permet de voir le noble château de Chamrarde sous deux aspects différents. Ce château, qui date du dix-septième siècle, est bâti en briques et en grès. Un noble avenue conduit à l'entrée principale; de vastes dépendances, des communs d'une dimension peu ordinaire l'entourent. Son parc est une véritable forêt. Ce manoir, d'un aspect tout à fait majestueux et grand, est remarquable également par la beauté de ses eaux. Il appartient à M. le marquis de Talara. Dans les environs se trouvent plusieurs tuileries. La campagne qui l'entoure, semée de rochers de grès, est pittoresque et agréable.

Étréchy, station du chemin de fer, est un assez grand bourg

fermé de murs, traversé par la route royale d'Orléans et longé par le chemin de fer, qui le laisse à sa droite, tandis que, vers la gauche, l'œil se repose avec plaisir sur la délicieuse vallée de la Juine, dans laquelle on aperçoit à travers les arbres les villages d'Auvers, de Saint-Georges, le château de Gravelle et celui de Jeure, dont le parc, arrosé par la Juine, est vaste et bien planté. De l'autre côté de la rivière on distingue Morigny avec sa belle église jadis abbatale.

Un peu plus loin, la route d'Orléans traverse sous la voie de fer, élevée à cet endroit au moyen d'un énorme remblai; la Juine donne la vie à un grand nombre d'usines; nous citerons entre autres le moulin dit de Pierre-Bron, d'un architecte original, construit avec élégance, et cependant bien approprié à sa destination.

Mais déjà nous approchons d'un des centres d'action du chemin de fer d'Orléans, d'un établissement important de cette entreprise, qui en compte déjà tant; au sortir d'une vaste tranchée, mure de la solitude, on se trouve tout à coup transporté au milieu de l'activité la plus grande; on entre dans la gare d'Étampes.

ÉTAMPES.

Rien de plus pittoresque comme l'aspect que présente cette ville; le chemin de fer la domine de toutes parts, et il est lui-même dominé par une tour qui fait l'orgueil des habitants d'Étampes, la tour de Guinette.

Que dirons-nous des établissements du chemin de fer, qui ne puisse être appliqué à tous les autres de cette vaste entreprise? Tout y est tracé sur une grande échelle; tout est construit avec solidité, simplicité, pas d'ornements inutiles, mais tout ce qui peut rendre le service plus facile y est prodigué.

La gare de la gare est occupée par les bâtiments de l'embarcadere, salle de voyageurs, bureaux des bagages, etc., etc. En face se trouve le buffet, que les voyageurs, pendant le temps d'arrêt que le convoi fait à Étampes, trouvent toujours garni d'une manière convenable. Du même côté, on peut voir d'abord une vaste remise qui sert à convertir soit les voitures de recharge placées au centre de la ligne dans les prévisions des besoins du service, soit celles destinées au service direct d'Étampes à Paris; à côté, un grand bâtiment formant un octogone régulier, dont le toit, percé de fenêtres, verse une lumière abondante, sert de remise à onze machines toujours en bon état; quatre portes, placées à angle droit, donnent accès dans l'intérieur du bâtiment; des magasins spacieux, pour abriter les marchandises, complètent l'ensemble de cette gare, qui, par sa position entre les deux points extrêmes de la ligne de Paris à Orléans, est le centre d'un mouvement d'autant plus grand, qu'Étampes, fournissant à peu près la moitié des farines nécessaires à la consommation de Paris, le transport en est effectué par le chemin de fer, qui s'est naturellement trouvé chargé de ces importants envois.

Ne passait-on qu'une demi-heure à Étampes, il faut solliciter de madame de Bourraime la permission de visiter sa maison située vers Saint-Basile. Ce manoir, admirablement bien conservé, date du quatorzième siècle. Il fut habité par Diane de Poitiers.

La tour de Guinette, qui domine la gare, est un reste de l'ancien château construit par le roi Robert, qui séjourna longtemps à Étampes; c'est dans ce château qu'il répudia la reine Bertie, son épouse. Le roi Louis VI, dit le Gros, y a tenu les états; la tour de Guinette se compose de quatre tours semi-circulaires, engagées l'une dans l'autre, et c'est un reste précieux de l'architecture militaire de la fin du dixième siècle.

Si vous vous arrêtez à Étampes, visitez surtout les quatre églises, Notre-Dame-du-Fort, Saint-Basile, Saint-Gilles et Saint-Martin. Pour nous, nous continuons notre route; mais tous les enchantements, les verdoyantes vallées devant lesquelles nous avons passé pour venir de Paris ne se représenteront plus ici à Orléans; nous entrons en pleine Beauce, et, bien que nous ne parlions pas l'opinion du joyeux curé de Mendon qui affirme qu'autrefois la Beauce était couverte d'arbres, et que c'est le cheval de Garzandua qui, d'un coup de queue, les a tous abattus, nous devons avouer que, par cette raison ou par toute autre, un arbre est chose rare dans ce monotone pays de plaines qui porte, il est vrai, de riches moissons, mais n'en est pas moins ennuyé à parcourir, même en chemin de fer.

DE TAMPES A ORLÉANS.

En sortant de la gare, la voie longe la promenade de la ville, qui consiste en une allée d'arbres, élevée au-dessus du chemin et soutenue par un mur. On passe sous un pont qui communique de la ville à la tour de Guinette. Le chemin, construit au sommet d'un énorme remblai qui franchit la vallée de la Louette, commence à prendre une pente assez sensible; aussi, semblable aux chevrons de renfort que l'on attelle aux montées raides de nos anciennes grandes routes, est-on obligé de mettre une seconde locomotive pour aider à gravir la pente. A peine est-on sorti du remblai de la vallée de la Louette que l'on entre dans une profonde tranchée que l'on parcourt pendant environ trois kilomètres, et l'on n'en sort que pour entrer dans ces interminables plaines de la Beauce, dans lesquelles l'œil cherche en vain autre chose que du blé ou du chanvre, selon la saison dans laquelle il parcourt ce pays. Aussi notre rôle de *écierne* se bornera à une simple nomenclature de noms; qui a vu un des villages de cette partie de la France, les a tous vus; qui a regardé un de leurs clochers, les connaît tous.

La première station est à Angerville; mais, avant d'y arriver, on passe devant Mondoré, Monmerville et Dommerville; peu avant la station, la route royale passe du côté gauche du chemin de fer au côté droit, et, jusqu'à Orléans, on ne la perd pas de vue. A peu de distance d'Angerville, on entre dans le département d'Eure-et-Loir.

D'Angerville à Toury, — station du chemin de fer, — on passe à côté de Champligny, la Chapelle-Saint-Basile, Château-

Gaillard, sont situés entre Toury et Artenay; avant ce dernier point, on passe du département d'Eure-et-Loir dans celui du Loiret; la Croix Briquet précède de peu la station de Chevilly, et l'on entre dans la forêt d'Orléans ou de Cercottes.

A ce nom de forêt de Cercottes, l'imagination la moins active s'empresse de la peupler de beaux arbres, d'épais fourrés, de sangliers ou au moins de chevreuils; un sentiment de terreur s'empare des esprits timides en se rappelant les légendes ou les handits et les assassinats jouent un si grand rôle. Rassurez-vous! le service de la gendarmerie y est parfaitement organisé; il est encore à arriver qu'un convoi de chemin de fer ait été dévalisé, et d'ailleurs cette forêt ressemble presque aux plaines que nous venons de parcourir. Si la légende de Babylas est vraie, l'extrémité de la queue de la jument de Gargantua doit avoir balayé la majeure partie de cette forêt, et le bois de Bologne, dans sa partie la plus aride et la plus salubre, est une forêt vierge du tropique, si nous le comparons à la forêt de Cercottes, de sinistre mémoire.

Le village de Cercottes, situé au milieu de ce que l'on nomme si improprement forêt, est le dernier que l'on voie avant d'arriver à Orléans. Le château du Clémé-Briët est à la gauche de la forêt, mais on ne peut pas l'apercevoir. Au débouché de la forêt se trouve la tuilerie de Savan; ici commence un pays plus agréable; une longue succession de vignes et de vergers, entourant d'agréables habitations, nous amène près d'Orléans. On passe devant les châteaux des Quatre-Cheminées et celui de la Vallée. Peu après, à la droite du chemin, au lieu dit les Aydes, commence l'interminable faubourg Bannier, préface d'Orléans, et qui a plus de trois kilomètres de long; du même côté se trouvent les carrières du Champ-Grison, dont le chemin de fer, par une sage et légère déviation, a dû éviter les excavations souterraines. Nous apercevons enfin le terme de la moitié de notre voyage; la gare d'Orléans paraît comme un point à l'horizon; à côté d'elle, une industrie qui date de notre siècle, — un zémètre, — envoie vers le ciel des nuages de fumée; sa belle cathédrale, avec ses tours d'un style barbare, domine tous les édifices. Quelques secondes encore, et nous admirons de plus près.

Nous voici de nouveau au centre de l'activité. La gare d'Orléans, quoique renfermant les mêmes éléments que celles de Paris et d'Elampes, a un caractère qui lui est propre. Ici, la place n'a pas manqué; comme à Paris, on n'a pas été obligé, à cause de la cherté des terrains, de mettre un kilomètre de distance entre la gare et les principaux bâtiments d'exploitation. Tout est à portée, tout est commode, tout est largement vu. À la gauche de la gare se trouvent deux vastes bâtiments servant de remises aux machines; deux bâtiments en retour, en dehors de la ligne, renferment les ateliers nécessaires à l'entretien de l'immense matériel roulant sur la voie de fer, matériel d'autant plus considérable que la compagnie du chemin de fer de Bordeaux a passé un marché avec celle du chemin d'Orléans pour la traction de ses convois.

En face des remises se trouvent les gares de marchandises, garnies de ces puissantes machines destinées à enlever les diligences et toutes voitures pour les placer sur des wagons.

Le débarcadere fait naturellement face à la voie de fer. Ce bâtiment consiste en une vaste halle couverte, blanchie à sa droite par les bâtiments d'administration, salles d'attente, bureaux de recette, etc. La façade sur la gare se compose de deux arades monumentales, dont l'une donne sortie à la voie d'aller, et l'autre donne entrée à la voie de retour; elles sont flanquées, de chaque côté, d'une arcade plus petite, destinée à pénétrer sur les quais de l'embarcadere; le tout est couronné d'un large fronton. La façade opposée se développe sur le boulevard de ceinture de la ville d'Orléans; la sortie a lieu par le côté gauche; l'entrée se fait par le côté droit. La façade latérale, sur le côté droit qui regarde l'ouest, est la principale. Encore un grand monument dont, grâce aux chemins de fer, une des villes principales de France a été dotée. Cet embarcadere, situé près du centre de la ville, réunit toutes les conditions désirables de commodité et d'élégance.

Dans quelques moments, nous allons nous remettre en route, nous devons auparavant donner un coup d'œil à une ville célèbre à plus d'un titre; qui ne se rappelle que ce fut sous ses murs que les Anglais apprirent qu'ils n'étaient pas invincibles en France.

ORLÉANS.

L'aspect général d'Orléans, comme celui de toutes les villes auxquelles on arrive par un plateau, nous se révèle au loin par les hautes tours de sa cathédrale et par quelques autres édifices qui, bien que d'une médiocre élévation, rompent la ligne qui formerait sans cela la hauteur presque régulière des maisons, et celle des arbres des promenades qui l'entourent à peu près de toutes parts. Orléans est traversé du nord au sud par une seule rue qui change de nom à peu près vers le milieu de son cours, milieu qui est parfaitement marqué par la belle place du Martroy. Cette rue, prolongement de l'interminable faubourg Bannier, porte le nom de rue Bannier jusqu'à la place du Martroy; là, elle prend le nom de rue Royale et se termine au bout non situé sur la Loire, à laquelle elle vient aboutir en formant un angle droit. Large, mais irrégulière dans sa première moitié, elle est tirée au cordeau et tout à fait monumentale dans sa seconde partie. La place du Martroy, formant un carré assez peu irrégulier, a été destinée sans doute à être environnée de monuments qui lui auraient donné un air de majesté qui lui manque. Le commencement de la rue Royale est formé par deux monuments qui devaient composer un tout digne de la belle voie à laquelle ils donnent entrée; un seul, celui de l'ouest, est complet. La statue en bronze de Jeanne d'Arc, placée dans un coin à l'est de la place fit une assez pauvre figure. Comme art, nous ne pouvons en dire qu'une seule chose, c'est que nous nous associons volontiers aux vœux que font les habitants éclairés d'Orléans pour que l'édifice actuelle soit remplacé par une statue équestre d'un grandeur et surtout d'une forme et d'une vérité de costume plus convenables.

La première visite de tout étranger à Orléans doit être pour la cathédrale. Sainte-Croix, cathédrale et paroisse, est un des plus grands édifices de ce genre que possède la France. Elle fut plusieurs fois ruinée, reconstruite, augmentée. Bien que l'époque de sa fondation soit incertaine, quelques restes du douzième et du treizième siècles s'y laissent encore apercevoir. Presque démolie en 1562, par les calvinistes, Charles IX y fit commencer des réparations indispensables; plus tard, Henri IV, avant d'être promu à la papauté, par son abdication, de fonder un monastère d'hommes et de femmes tant en France qu'en Béarn, fut relevé de cette promesse par l'engagement qu'il prit de faire rebâtir Sainte-Croix; sous les règnes suivants de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, divers architectes furent successivement chargés de compléter les travaux de l'édifice. En 1764, d'après les projets de M. Gabriel, on démoula les anciens tours et l'ancien portail pour élever à leur place, en allongeant l'église, les tours et le portail que nous voyons de nos jours. Le tout forma un monument imposant comme masse, mais d'un style très-lourd, et nous ne partageons nullement l'enthousiasme des habitants d'Orléans à l'endroit de leur cathédrale. L'intérieur est d'un aspect sombre et assez sévère, mais pauvre; nous ne citerons que pour mémoire les verrières de ses portails latéraux.

Une petite église qui méritait une visite est celle de Saint-Marcou, dans le faubourg du même nom. Détruite et rebâtie plusieurs fois, elle est à peu près maintenant dans l'état où elle était quand elle fut restaurée après les guerres de religion de 1562 et 1567; richement ornée à l'intérieur, elle est d'un effet saisissant.

Saint-Aignan, ancienne collégiale, une des plus anciennes églises d'Orléans, est une paroisse qui s'étend hors ville, bâtie et rebâtie plusieurs fois, elle est maintenant à peu près telle que l'ont laissée les rois Louis XI et Charles VII, qui la firent réédifier. Les religieux auraient détruit pendant une partie de sa grande nef et sa tour. Son portail latéral, devenu le principal, ainsi que la porte de Louis XI sont à remarquer. On peut visiter sa chapelle souterraine.

Quelques maisons de l'ancien Orléans peuvent encore attirer l'attention. Nous citerons entre autres une maison de l'époque de la renaissance, située n° 28, rue de la lieourvance; bâtie, à ce qu'on rapporte, pour la duchesse d'Etampes, elle a conservé le nom de maison de François I^{er}. L'intérieur de la cour, qui porte dans des cartouches la date de 1540 et des salamandres, est d'une bonne conservation. Les maisons numéros 2, 4 et 11 de la place du Cloître-Saint-Aignan sont du temps de Louis XI. Celle du numéro 11 surtout conserve quelques arabesques d'une charmante exécution. C'est l'hôtel Coligny. La maison, dite d'Azmes Sorel, n° 53, rue du Tabouré, est assez remarquable, la tradition affirme qu'elle fut construite pour Azmes Sorel, mais il est permis d'en douter.

Enfin la maison dite de Diane de Poitiers, rue des Albanais, rue Neuve, possède une façade intérieure regardée comme une merveille d'œuvre de goût et d'exécution.

Le pont d'Orléans date du milieu du dix-huitième siècle; celui qui le remplaça devait être fort curieux; surchargé de maisons et de moulins, il était défendu à chacune de ses extrémités par des tours et autres fortifications; du côté de la ville, il était décoré par le premier monument élevé à Théron de Domremy par la reconnaissance des Orléanais. Il représentait une vierge de la Pitié avec Jeanne d'Arc et Charles VII agenouillés devant elle. Ce groupe en bronze, transporté d'abord à l'hôtel de ville, et conservé par un citoyen d'Orléans, fut fondu en 1792 pour en faire des canons.

Chef-lieu du département du Loiret, Orléans possède une cour royale; cette ville est aussi le siège d'un évêché. Nous ne dirions rien du musée à l'intérieur; il y a des tableaux, mais seulement parce qu'il faut des tableaux dans un musée; peut-être un jour s'enrichira-t-il. On peut y remarquer cependant quelques objets d'antiquité et quelques meubles sculptés. Cet établissement occupe le local de l'ancien hôtel de ville, bâti sous les règnes de Louis XI et de Charles VII; sa façade conserve encore quelques restes utiles de son ancienne splendeur.

Le théâtre est petit et nullement en rapport avec la population de la ville, nous avons cependant entendu dire qu'il était encore trop grand. Quelques autres établissements dignes d'une ville riche et importante se trouvent également à Orléans; néanmoins, si l'on en croit les *dit* de la population, sa prospérité serait en voie décroissante.

La ville est divisée en quatre quartiers connus sous la bizarre désignation de quartier vert, bleu, rouge et jaune; sa population est d'un peu plus de quarante mille âmes.

D'ORLÉANS A BLOIS.

Lorsqu'on part d'Orléans pour aller à Tours, on court pendant environ un demi-kilomètre dans le sens de Paris, puis enfin, tournant vers l'ouest, on entre dans ces plaines si riches, si variées et si fertiles de l'Orléanais.

Dès le commencement, nous trouvons des travaux importants; le chemin de fer passe sous deux des faubourgs d'Orléans, sous le faubourg Bannier, d'emprunt même, et sous le faubourg Saint-Jean. Cette traversée a coûté d'énormes sacrifices; nous ne passons au-dessus de la route d'Orléans à Chartres, et enfin nous nous trouvons en pleine campagne. Pour des yeux fatigués de la vue des plaines monotones de la Beauce, c'est un bien doux spectacle que celui qu'offre la riche nature des bords de la Loire; peut-être le contraste nous les a-t-il rendus encore plus agréables; mais que cette verdure variée des vignes est belle! Là et là quelques bouquets de bois ombragent une blanche maison, de temps en temps un clocher apparaît entre des arbres; de petites collines se distinguent à l'horizon; la campagne est animée, il y a plus de monde dans les champs au milieu desquels s'élevaient, semblable à une trombe enflammée, le convoi qui nous entraîne. C'est qu'à la propriété est plus divisée; plus de grande culture comme

dans la Beauce; de petits carrés de vigne, de différentes couleurs, encadrent gracieusement l'espace réservé aux céréales; au loin, sur la gauche, les têtes des hauts peupliers annoncent le cours de la Loire, mais ne permettent pas encore de la voir. Patience! sous peu nous jouirons à votre aise de la vue de ce fleuve, si noble et si majestueux.

La première station a été établie à La Chapelle, village peu important, situé sur la gauche; peu après, nous laissons le petit hameau de Châings sur notre droite, et nous arrivons au gros bourg de Saint-Ay, où se trouve la deuxième station. Ce bourg, perdu au milieu des arbres, s'aperçoit à peine du chemin de fer; son territoire fertile produit un des meilleurs vins de l'Orléanais.

La petite ville de Meung, où nous entrons peu de temps après, est curieuse à visiter. Nous remarquons d'abord le château, ancienne résidence d'un des évêques d'Orléans. De sa terrasse, la vue s'étend sur une partie du cours de la Loire et embrasse une étendue considérable de la Sologne, qui s'étend sur la rive gauche du fleuve. Vers le sud, on aperçoit le clocher de Notre-Dame-de-Clercy, qui n'est séparée de la Loire que par une prairie. A nos pieds, se découvre le beau pont suspendu dont l'industrie moderne a doté ce charmant pays.

L'église méritait d'être visitée; c'est une merveille crénelée, elle rappelle, en cela seulement, Notre-Dame-d'Etampes, que nous venons d'admirer. Cette église, sous l'invocation de saint Liphard, possède un portail latéral roman, d'une belle conservation et d'une grande pureté.

Meung est arrosée par trois petites rivières nommées les Mauves, qui prennent naissance à deux lieues de là; ces petits cours d'eau sont pour ce pays une source de richesses. De nombreux établissements ont été construits sur leurs bords. Ce sont, pour la plupart, des moulins et des tanneries. Le commerce de la farine et celui des cuirs produisent à cette petite ville de grands bénéfices; et, pour ajouter à sa prospérité, M. Pombal a créé un établissement pour la construction des machines à vapeur, qui occupent un grand nombre d'ouvriers.

Sur la droite, les deux petits villages de Messas et Villemeun montrent à l'horizon leurs rustiques clochers; mais l'attention est distraite par la vue imposante que présente l'arrivée à Beaugency.

Cette ville, située sur la rive droite de la Loire, d'un aspect sombre et enfumé, est un reste assez curieux de nos anciennes cités. En parcourant ses rues étroites et montueuses, on se croirait transporté de plusieurs siècles en arrière. Nous avons remarqué quelques maisons où nos aïeux du seizième siècle ont laissé, sur de riches enjoliveaux et des portails gracieusement sculptés, des témoignages manifestes de leur goût pour les arts décoratifs. De petits cours d'eau, nommés les Mauves, donnent, ainsi que leurs homologues de Meung, la vie à une foule de tanneries et de moulins.

Le pont de Beaugency est, sinon le plus long de la France, au moins un de ceux qui ont le plus d'arches. Ce pont, par la variété de ses constructions, est de l'effet le plus pittoresque. Ses vingt-six arches dont il se compose, dit le titre Marinière, est construit en haut suspendu; tout sort au bois, il en existe neuf du quatorzième siècle, le reste est d'une époque beaucoup plus récente; mais avant l'heureuse innovation du pont suspendu, il était redouté des marins. Une ancienne abbaye, dont les vastes bâtiments bordent le quai et une partie de la rue qui fait face au pont, était le logement des moines dont l'église sert maintenant de paroisse principale. Cette église, dépourvue de clocher, devrait bien emprunter l'éclat resté debout de l'église démolie de Saint-Ermin, qui est sur la même place. Nous avons vu, dans l'église de l'abbaye, plusieurs chapiteaux romains, d'une grande pureté de goût et d'une conservation remarquable.

La ville de Beaugency était jadis entièrement fortifiée; une partie de cette enceinte est détruite et a fait place à d'assez belles promenades; le château étendait ses fortifications jusqu'à un pont jeté sur la Loire, qui se composait alors de trente-neuf arches. Le seul débris de ce vaste château qui soit arrivé jusqu'à nous, est une tour massive, soutenue de trois côtés par d'énormes contreforts, et à laquelle les siècles ont donné une couleur vénérable. L'hôtel de ville est digne d'être remarqué, presque semblable, mais sur une plus petite échelle, à l'ancien hôtel de ville d'Orléans servant maintenant de musée; sa façade, œuvre de la renaissance, est sculptée avec goût, ornée de bas-reliefs, de fines engagues et de la salamandre, emblème si connu de François I^{er}.

La vue que l'on découvre du champ de foire est une des plus belles et des plus étendues qu'offrent les rives de la Loire, si fertile en beaux sites. En face, sur la rive gauche, on découvre le bourg de Lailly, dont le cimetière renferme les restes de Candillac. Le que l'on doit aussi remarquer, ce sont les énormes travaux de barrage destinés à contenir le fleuve capricieux dans des limites où il puisse être navigable; ces barrages, du reste, existent dans la majeure partie du cours de la Loire; mais peut-être les ouvrages ne sont-ils pas aussi multipliés qu'à Beaugency.

C'est près de cette ville qu'ont commencé les véritables difficultés pour la construction du chemin de fer. Les Mauves appartiennent à la ville de Lailly, ou se frayant un chemin entre deux collines élevées. Pour tenir ces deux collines, il a fallu construire un viaduc d'une énorme élévation et composé de vingt-cinq arches de plein-cintre, d'une grande portée; le viaduc, construit en pierre de taille, d'une solidité éprouvée, est un des plus beaux ouvrages d'art de la ligne; après de lui, se trouve l'embarcadere, qui, bien que d'une médiocre importance, n'en est pas moins un assez joli monument; pour y rendre de la ville, le chemin serpente entre de délicieux ombrages, de vertes allées, dans un voisinage bienfaisant de la petite rivière.

Ici commence cette longue ligne de cotéaux qui borde constamment la droite de la Loire jusqu'à Tours; grâce à la plus heureuse exposition, leur produit est une source continue de richesses pour ces pays favorisés; quelques cours d'eau s'en échappent; et, peu après avoir quitté Beaugency, sur le territoire de Tavers, on a été obligé de construire un au-

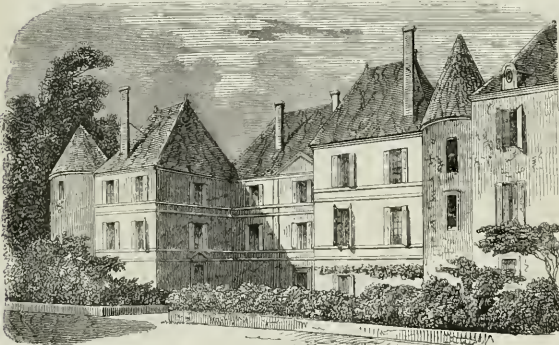
CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR MM. PYRAMOND BLANCHARD ET DALZATS.



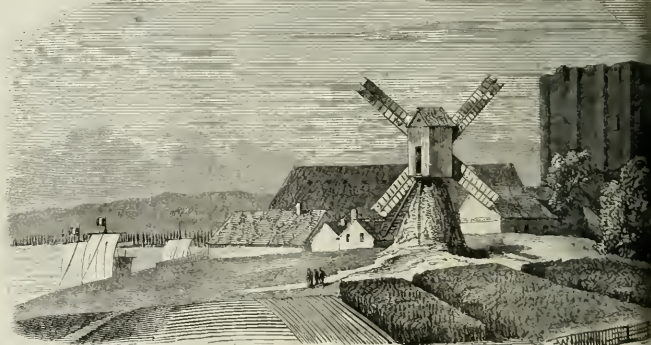
(Etampes.)



(Gare d'Orléans.)



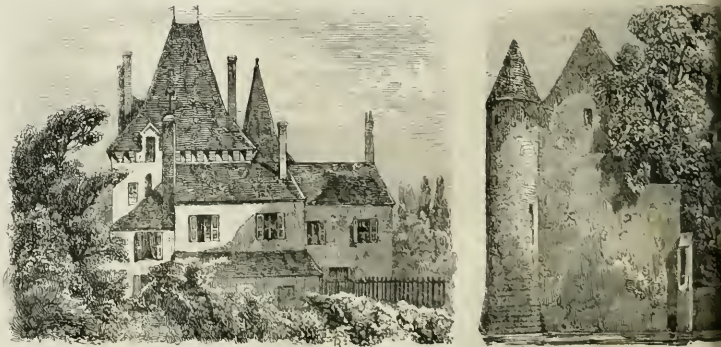
(Château de Neung.)



(Beau.)



(Eglise de Mir.)



(Château de Forges, à Suèvres.)

CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR M. PHARAOND BLANCHARD ET DAUZATS.



(Étampes. — Eglise Saint-Martin.)



(Embarcadere d'Orléans.)



(Viaduc de Beaugency.)



(Château de Disser.)



(Château de Cour-sur-Loire.)

tro viaduc absolument de la même forme que le premier, mais d'une moindre étendue; il ne se compose que de quinze arches de la même dimension que celles de Beaugency. C'est dans les environs de Tavers que se récolte le fameux vin de *Gaigues*, qui peut lutter avec avantage avec les meilleurs crus de Bourgogne.

Le chemin de fer, qui suit presque partout le penchant du coteau, est toujours et renbala de temps à autre on se trouve en vue de la route royale; quelques-uns aperçoivent la Loire ou au moins la cime des hauteurs qui la bordent et qui opposent leur vert lince au vert plus riant des vignes et des moissons qui couvrent cette fertile plaine. On peut apercevoir Tavers, en outre dans le département de Loir-et-Cher. Un massif considérable d'arbres majestueux dérobe aux yeux le beau château d'Avary, qui est relié à la route royale par une superbe avenue d'ormes séculaires.

Avant d'arriver à Mer, on laisse sur sa droite le village d'Aunay, et sur la gauche, ceux de Comblouze et d'Iherilly. Ces villages, situés à quelque distance de la voie de fer, produisent un effet charmant.

Le chemin de fer est construit sur un remblai qui domine la petite ville de Mer. Il y a ici quelques ouvrages d'art, mais moins importants que ceux de Tavers et de Beaugency. Cette petite ville, de trois mille âmes environ de population, est agréablement entourée; une avenue de magnifiques peupliers conduit à la Loire, dont elle est éloignée d'une lieue environ; là se trouve un pont suspendu d'une construction toute récente et d'une longueur immense, qui met en communication la ville de Mer avec le village de Muides et le bourg important de Saint-Die. S'il était facile de se procurer à Mer des moyens de transport pour aller visiter Chambord, c'est de ce point qu'il faudrait partir, la distance étant beaucoup moindre que de Blois, où l'on va ordinairement.

Le clocher de la ville de Mer est une délicieuse création du style gothique dit flamboyant, dernier effort de l'architecture ogivale; c'est alors qu'elle luttaient contre le plein-cintre et le goût plus châtié de la renaissance. A cette dernière, elle avait emprunté l'agencement si ingénieux des dômes, tout en conservant la belle ordonnance et la hardiesse des constructions qui distinguent le quinzième siècle. Semblable à une flamme qui s'éteint, c'est avec l'espoir qu'elle a jeté le plus vif éclat. L'église, sous l'invocation de saint Iliure, mérite à peine un coup d'œil; on peut remarquer en passant le petit hôpital nommé Hôtel-Dieu, où se trouve la maison des sœurs. Il y a quelques restes contemporains de l'église qui ont une certaine valeur architecturale. Mer est arrosé par un ruisseau ou ru, non générique des ruisseaux dans cette partie de la France, nommé le Trombe. Nous n'avons pas remarqué, bien que ses eaux soient assez abondantes, qu'il soit employé comme force motrice par aucune usine. Cette ville fut un commerce assez important en vins, eaux-de-vie et grains.

Après avoir dépassé Mer, on se trouve sur le territoire du hameau de Landes, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur le vaste pays du château de Chambord. Les bornes de cet article, et le tracé obligé de notre itinéraire, ne nous permettent pas de donner une description, même sommaire, de ce magnifique domaine et de ce château si beau, si original dans toutes ses parties; mais nos lecteurs n'y perdront rien, et sous son *Illustration* sera en mesure de leur offrir un travail complet sur le chef-d'œuvre du Primatice.

Le chemin de fer, tantôt longeant la grande route, tantôt s'en écartant, laisse à sa gauche l'ancien château féodal de Dizier, flanqué de tours du plus bel effet, reliées entre elles par de nombreuses constructions appartenant à différentes époques. Ce château, d'une grande étendue, est entièrement environné de fossés, pleins d'une eau courante de la plus grande limpidité. De beaux jardins, des vergers bien entretenus, un parc superbe, en forment une résidence véritablement seigneuriale.

A un quart de lieue du chemin de fer, également sur la gauche, se trouve le gros bourg de Saèvres, remarquable par ses deux églises, dont une est abandonnée. C'est la dernière, appartenant au style roman, sera un sujet fécond d'études pour l'archéologue. A Saèvres, se trouve également un château féodal d'être visité; c'est celui de Forges. Une grosse tour, qui paraît dater du règne de Philippe Auguste, sert de corps de logis principal; de son sommet, on distingue aisément les clochers de la ville de Blois, et même de Chambord. Le reste du château, entouré d'un délicieux jardin et traversé par d'abondants cours d'eau, se compose de plusieurs bâtiments de l'aspect le plus riche. Une porte de la renaissance, ornée de sculptures délicates donne entrée à la tour principale du côté du jardin.

Mais déjà la voie se rapproche de la Loire, qu'elle ne doit plus quitter jusqu'à une petite distance de Tours.

Come-sur-Loire possède une église intéressante et un château assez curieux comme construction. Posé dans une charmante situation, sur le bord du fleuve, ce château est une délicieuse retraite, qu'un philosophe devrait habiter, si les philosophes avaient des châteaux.

Le château de Ménars, situé également sur le bord de la Loire, est une résidence de la plus grande magnificence. On aperçoit du chemin de fer le développement de sa noble façade. Au commencement du dix-septième siècle, un vieux manoir élevait dans les airs ses tours vénéralles; ce château fut habité par le roi Stanislas, beau père de Louis XV, à l'époque où, dépositaire de ses États, il vint se réfugier en France. Madame de Pompadour, s'étant fait assurer la propriété de Ménars par son royal amant, fit abattre le château, qui avait été trouvé suffisant pour abriter le pauvre roi déconcombre, et fit construire le château actuel. On assure que s'étant fait présenter les plans, elle en redressa quelques détails de sa propre main. De magnifiques terrasses descendent jusque sur les bords de la Loire, d'où l'on jouit de points de vue magnifiques. Tout sur le fleuve que sur les campagnes qui entourent la rive opposée, campagnes embellies elles-mêmes par les forêts de Bussy et de Boulogne.

M. le maréchal duc de Bellune possédait Ménars pendant la restauration; malheureusement ce château est la propriété de M. le prince Joseph de Chimay, qui y a fait établir un prétoire. Le bourg de Ménars, quoique important, ne présente absolument rien de remarquable.

De hautes tours bornant l'horizon, un plus grand mouvement sur la grande route que nous avons à nos pieds, des habitations plus rapprochées, plus riantes, s'il est possible, nous font voir que nous arrivons à un des points importants de la ligne; tous ces indices nous annoncent la ville de Blois, célèbre à plus d'un titre. Avant d'y arriver, nous laissons à notre gauche, sur les rives de la Loire, les deux villages peu importants de La Chaussée et de Saint-Victor, et nous arrivons dans la partie haute de la ville, au milieu de la plus belle promenade de Blois, les Allées, qui démontrent le désir que la ville avait de posséder un chemin de fer, puisqu'elle a pu consentir à laisser couper une partie des beaux arbres qui forment cette promenade.

BLOIS.

Blois, situé en amphithéâtre sur les bords de la Loire, est une ville généralement monotone; plusieurs rues sont de véritables escaliers, et nous avons remarqué avec plaisir que l'on est venu, dans quelques-unes, au secours du piéton fatigué, au moyen de rampes en bois placées le long des maisons. Un grand nombre d'édifices, de monuments publics et particuliers, embellissent cette ville, si heureusement assise aux bords de notre belle Loire. Le château dit naturellement attirer d'abord l'attention du voyageur curieux; sa beauté, les souvenirs qui s'y rattachent, son aspect noble et pittoresque, lui donnent droit à cette préférence.

Le château de Blois est situé sur une éminence, formée d'un confluent de la Loire et d'un ruisseau, jadis considérable, mais maintenant bien diminué; une large tranchée sépare le château de la Loire. Son plan est un carré irrégulier, et chacun de ses côtés se distingue par un genre différent d'architecture. Les églises murales qui soutiennent la salle d'armes des États sont évidemment l'œuvre du treizième siècle; successivement latini, ogival, renouveau, il ne restait, au commencement du dix-septième siècle, qu'une tour, seul vestige du vieux château. Habité par des princes de la maison de Champagne et de Châtillon, ceux-ci y joignirent de nouvelles constructions. La plus riche, en même temps que celle d'un goût plus délicat, fut celle qu'y fit ajouter Louis XII, alors qu'il était encore duc d'Orléans. Tout le côté septentrional est du siècle de François I^{er}. Son chiffre et sa devise se retrouvent encore parmi les ornements. C'est dans cette partie du château que résidèrent Henri II, Charles IX, Henri III. Ce fut par conséquent de ce même côté que le duc de Guise fut assassiné. A peu de distance s'élève la tour ou l'archevêque de Lyon et le cardinal de Guise furent emprisonnés, et où le cardinal fut tué à coups de pertuisane. L'aile de l'est date de deux époques différentes; la partie la plus ancienne est celle où se firent les états de 1576 et de 1588; la plus moderne fut achevée sous Henri III. Enfin, Gaslon de France, duc d'Orléans, fit commencer par Mansart un corps de bâtiment d'une grande richesse; les constructions en furent interrompues, et ne furent pas reprises depuis. Une place immense précède le château du côté de la façade bâtie par Louis XII. Ce fut dans son enceinte que se donnèrent deux magnifiques tournois. Un en l'honneur du prince de Castille, lorsqu'il vint s'unir à Claude de France; l'autre, à l'occasion du mariage du marquis de Montferrant avec la sœur du duc d'Alençon.

Vers le milieu de la partie occidentale de la tour, se trouve un magnifique escalier à jour, construit entièrement hors un grand état de délabrement. Cet escalier, qui rappelle, sous de moindres dimensions, l'escalier si célèbre de Chambord, est certainement de la partie la plus remarquable de la disposition intérieure de la cour. Dans l'intérieur du château, on voit plusieurs appartements; dans la destination ancienne est encore bien évidente; c'est d'abord la chapelle, construite par Louis XII; la salle des États; puis les appartements occupés par Catherine de Médicis; une vaste salle des gardes, une chambre à coucher, des cabinets et des oratoires composent cet appartement. Ce sont ces mêmes appartements que la reine Marie de Médicis habitait quand elle était prisonnière au château de Blois; c'est là qu'elle s'échappa, dit-on, en descendant par une échelle de corde, que lui tendit le duc d'Épernon. Les appartements de Henri III étaient situés au-dessus de ceux de la reine mère, et leur distribution était la même. La salle des gardes ouvre, comme celle de l'étage inférieur, sur le grand escalier à jour, dont nous avons déjà parlé. Elle servait de salle du conseil, lors de la tenue des états de Blois. La porte placée en face de l'escalier ouvre sur la chambre à coucher du roi, qui est fort grande et percée de quatre fenêtres. A droite de cette chambre, près d'un escalier dérobé, est un passage étroit, qui mène au cabinet de Henri III. Dans ce cabinet, se trouve un grand nombre d'issues; il n'y en a pas moins de cinq. A la suite de cette chambre était l'oratoire du roi; à gauche de l'oratoire était une pièce carrée; enfin, entre l'oratoire et la grosse tour, on voit un arrière-cabinet.

C'est dans les derniers appartements que nous venons de décrire qu'est lieu, en 1588, l'assassinat du duc de Guise.

La France était dévolée par les guerres de religion, dans lesquelles un des Guise fut tué. Les états furent convoqués dans le château de Blois, pour essayer de porter remède aux maux qui affligeaient la France. Ils devaient être présidés par Henri III. Les Guise, auteurs et chefs de la Ligue, soutenus par le peuple qui admirait en eux la bravoure et la grandeur d'âme, osèrent s'y rendre. Des avis secrets avaient cependant averti à l'avance le danger qui leur courait d'être mis à mort, mais ils dédaignèrent ces avis, et se rendirent au cardinal son frère pour assister à l'une des séances de ces états orageux. A son arrivée, il vit que l'on avait renforcé les postes,

et que cent gardes suisses étaient rangés sur les degrés de l'escalier. Ces indices, qui auraient dû l'éclairer, ne l'éclairèrent cependant pas, il ne pouvant croire à tant de bachelés. Aussitôt entra dans la salle, la porte se referma sur lui; sachant avec grâce, bienveillance et dignité les dupes, déjà rassemblés, il se disposait à s'en aller, lorsqu'il fut appelé par ordre du roi dans son cabinet, il est percé, en soulevant la tapisserie qui fermait la chambre du roi, de plusieurs coups de poignard, sans pouvoir porter la main à la garde de son épée. D'un dragueur qui tenait à la main, il parvint cependant à retourner en un pas assés; l'entité sans par les jambes, n'ayant aucune liberté de ses mouvements, il réussit, au moyen de sa force prodigieuse, à trainer ses meurtriers à l'autre bout de la chambre; mais, poussé par l'un d'eux, il tombe au pied du lit en criant : « Mon Dieu! miséricorde! » Le lirent les dernières paroles qu'il prononça. Ce fut là qu'il fut achevé.

Comme si la fatalité s'était attachée à lui, un page que lui envoyait l'évêque, son secrétaire, chargé d'un mouchoir qui contenait un billet dans lequel étaient tracés ces mots : « Sauvez-vous, monseigneur, ou vous êtes mort, » fut repoussé par les gardes. L'évêque de Guise avait cessé de vivre.

C'est le vendredi, 25 décembre 1588, qu'il eut cet attentat. Non content de sacrifier le chef direct de la Ligue, Henri III voulut couper d'un même coup les têtes de l'Hydre. Le cardinal de Guise et l'archevêque de Lyon, saisis presque au même moment, furent conduits le lendemain dans une salle obscure de la tour du château; là, ils furent massacrés à coups de pertuisane, et le corps du cardinal, jeté dans une cheminée, n'en fut retiré que réduit en cendres, qui furent dispersées au vent, de peur que les Ligueurs n'en fissent des reliques.

C'est aussi dans le château de Blois que la belle, intéressante et vertueuse Valentine de Milan fut ses jours, y ayant voulu indolument demander à la France catholique, sans avoir pu l'obtenir, vengeance du meurtre de son père, Louis d'Orléans, assassiné par les ordres du duc de Bourgogne. A son lit de mort, elle rassembla ses enfants, parmi lesquels se trouvait le célèbre Donois, front héritier des amours de son mari; elle les exhorta à soutenir la gloire de leur maison et à tirer vengeance du meurtre de leur père, et le vaillant baron d'Orléans ayant répondu avec plus de clarté et d'enthousiasme que les autres, elle s'écria : « O toi ! la vie, je devais être sa mère. » Cette princesse mourut, en 1498, à l'âge de trente-huit ans. Le château de Blois servit de prison à la Messaline des Français, Isabelle de Bavière. Successivement habité par plus de cent princes ou fêtes couronnées, il fut le lieu de la naissance de Louis XII. Si, de tristes, d'heureux événements eurent lieu dans son enceinte, il a été aussi le séjour de fâcheux, et ses murs ont été témoins de bien des fêtes brillantes. Qui ne se rappelle que c'est à la cour galante que le frère de Louis XIV tenait à Blois, que parut pour la première fois la douce et tendre Lavalière? Mais, triste retour des choses d'ici-bas, l'ancien château s'entretenant de cascade, et l'écho, qui a répété si souvent le bruit de joyeux lètes et d'instruments harmonieux, frement maintenant en reproduisant le son aigu du clairon ou le bruit éclatant du tambour.

Un fait assez curieux et qui mérite une mention particulière, c'est que les premiers livres ou manuscrits qui ont formé le noyau de la bibliothèque royale de Paris proviennent de la bibliothèque que Louis, premier duc d'Orléans, père de Louis XII, possédait en son château de Blois. Ils furent transportés par Louis XII à Fontainebleau et plus tard à Paris. Il existait bien, il est vrai, au Louvre, sous Charles V, une tour nommée de la *librairie*, et qui renfermait quelques manuscrits. Mais cette collection, jetée maintenant par le duc de Bedford à l'époque où Henri VI d'Angleterre prit le titre de roi de France.

Après le château, l'évêque qui doit appeler l'attention est l'ancien évêché, maintenant hôtel de la préfecture, bâti sur les dessins de Gallot, architecte de Louis XIV. Non que ce monument, comme l'église, puisse entrer en ligne avec quelques-uns des beaux édifices du même siècle; mais il est remarquable par son étendue et surtout par son heureuse position, d'où l'on embrasse une noble partie du cours de la Loire. La cathédrale, œuvre barbare, ne mérite aucune description. Cependant son vaisseau est assez beau, et présente un caractère de grandeur.

On remarque encore à Blois, l'ancienne église des jésuites, située près du château et bâtie sur les dessins de Mansard. Cette église a tout le caractère de celles qui ont été bâties pour le service de cette célèbre compagnie. L'architecture qui fournit de l'eau à toute la ville est aussi dignes de mention. Tailé dans le roc, il est fait en forme de grotte et est assez spacieux pour que plusieurs personnes puissent y marcher de front. On trouve dans cette ville deux promenades : l'une, nommée le Mail, sur le quai qui borde la Loire, est assez mesquine; l'autre, située vers le nord-ouest, sur une hauteur, est véritablement magnifique, elle forme une avenue de plusieurs rangées d'arbres d'une demi-lieue de longueur qui aboutit à une belle forêt. C'est au milieu de cette belle promenade, nommée les Allées, que se trouve l'embarcadere du chemin de fer.

Le pont de Blois, quoique étroit, est un monument assez remarquable, bâti en pierres de taille et porté sur onze arches; il mène la ville basse à l'un des principaux faubourgs. Au centre se trouve une pyramide de mauvais goût que l'on se propose de détruire, pour mettre à sa place la statue de Denis Papin.

Un délicieux monument est la fontaine dite de Louis XII, située sur la place du marché; cette fontaine, dont le nom indique assez la date, est dans un grand état de dégradation. Sur la même place se trouve la salle de spectacle.

Blois, siège épiscopal, chef-lieu du département de Loir-et-Cher renferme à peu près quatre mille âmes; il s'y fait un commerce assez étendu d'eaux-de-vie d'Orléans, de vinaigre, etc.; il s'y trouve des fabriques de ganterie très-renommées et de nombreuses pépinières.

DE BLOIS A AMBOISE.

C'est en sortant de Blois que la Loire déploie toutes ses splendeurs ; ici commencent les magnifiques terres de la Loire ; ces terres, dont l'origine est incertaine, ont été faites pour réunir les eaux du fleuve en cas de sécheresse, et les contenir en cas d'inondation. Le plus ancien document qui reste à cet égard est un édit de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, qui, touché des représentations que lui firent les habitants riverains de la Touraine et de l'Anjou dont les débordements de la Loire détruisaient fréquemment les récoltes, ordonna l'exécution d'une *tairie*, ou levée sur la rive droite du fleuve. Depuis, cet immense ouvrage a subi bien des vicissitudes, et sous Philippe de Valois seulement, on lui a donné à peu près la forme qu'il a de nos jours. Ces digues ont commencement 22 pieds de hauteur, 24 de largeur à leur sommet, et sont revêtues, dans les parties les plus exposées au choc des eaux, de maçonnerie en pierres sèches nommées *perre*. Le milieu de la chaussée, macadamisée avec soin, offre une des plus belles routes du monde.

La voie de fer, située à mi-côte de ces belles collines qui suivent le cours de la Loire, sort de Blois, en traversant les plus beaux vignobles du département, entre autres celui des Gracets ; de beaux ponts, de grands ouvrages d'art pour l'écoulement des eaux des collines auxquelles le chemin est adossé, d'énormes terrassements qui ont offert de nombreuses difficultés à cause de la nature du sol, rendent cette partie de la ligne vraiment imposante ; mais la nature est encore ici plus belle que les ouvrages des hommes ; rien ne peut égaler la surprise que l'on éprouve en sortant de la tranchée dite des Granges ; c'est ici que la Loire, toujours si majestueuse, se révèle dans toute sa beauté : elle semble un beau lac, tant ses eaux, et d'ailleurs, descendant une grande courbe, elle paraît se perdre dans de gigantesques peupliers pour repaître un peu plus loin, se réjouir de nouveau, et ce mélange d'eau, d'arbres, de vertes prairies, de riches maisons qu'on aperçoit jusqu'aux limites de l'horizon le plus riche forme un tout unique qui n'appartient qu'à ce beau fleuve. A l'exception de quelques maisons de campagne, situées dans des positions ravissantes, parmi lesquelles se trouve le délicieux château de la Vicomte, orné de tours et de tourelles, ou, en traversant, on n'aperçoit ni aucun village, jusqu'au bourg de Chouzy, près duquel existe, jusqu'à la suppression des communes, l'opulente abbaye de la Guiche, fondée en 1227 par Jean de Châtillon, comte de Blois, pour les demoiselles nobles du comté. Les comtes de Blois de la maison de Châtillon avaient leur sépulture dans l'église de l'abbaye, on en cherchait en vain quelques restes.

Après Chouzy, le chemin de fer, traversant toujours le même délicieux pays, nous arrivons au bourg d'Onzain, station du chemin de fer.

Ce bourg, assez considérable, s'enorgueillissait, il y a encore peu d'années, de la possession d'un château de la plus grande beauté et d'une grande antiquité. Une inscription, qui se voyait au-dessus de la porte d'entrée, indiquait que sa construction avait été commencée en 1185. Catherine de Médicis fit enfermer dans le château d'Onzain le prince de Condé, chef du parti ligueux, fait prisonnier à la bataille de Dreux. C'est dans ce même château que Voltaire, qui y recevait alors l'hospitalité du comte de Varax, composa une partie du poème de la *Pucelle*. Sur le bord de la Loire, à peu de distance, se trouve le village peu important d'Esneure.

C'est en face d'Esneure que le voyageur peut enfin considérer le magnifique château de Chamillon, qu'il apercevait depuis longtemps, qu'il verra longtemps encore. Situé sur la rive gauche de la Loire, au sommet d'une haute colline qui domine le petit village du même nom, ce manoir, de la plus grande importance, a des constructions robustes sur des massifs d'arbres d'une belle venue ; l'entrée principale, située entre deux grosses tours, devait être, avant l'invention des armes à feu, d'une facile défense. Les constructions de sa chapelle paraissent d'une grande délicatesse ; le reste offre une masse imposante qui se découpe sur le ciel de la manière la plus pittoresque.

Ce château fut témoin de bien des événements ; fondé par Guetelin, chevalier danois, surnommé le *double de Saumur*, il fut livré par ses descendants à Thibault le Grand, comte de Blois, en 1155. Celui-ci le fit démolir. Le fieffassé, par alliance, à la maison d'Amboise, qui fit reconstruire le château vers le milieu du quinzième siècle. C'est là que naquit Georges d'Amboise, plus connu sous le nom de cardinal d'Amboise, de premier ministre et d'ami de Louis XII. Il resta dans cette famille jusqu'en 1559. A cette époque, il passa aux seigneurs de Larochebeaucourt qui le vendirent à la reine Catherine de Médicis, au prix de 120,000 livres. A la mort de Henri II, Catherine de Médicis, pour satisfaire en partie la haine qu'elle portait à Diane de Poitiers, ordonna celle-ci d'échanger le délicieux château de Chenonceaux, qu'elle aimait tant, contre le seigneur manoir de Chamillon. La ratification de cet échange fut faite au château de Chinon, le 10 mai 1560. Plus tard, il passa à la maison d'Orléans ; le propriétaire actuel est M. le comte d'Armont, qui s'efforce de lui rendre son ancienne splendeur.

Venez, sur le bord du fleuve, est le premier village devant lequel on passe après Chamillon ; peu après on entre dans le département d'Indre-et-Loire. On découvre bientôt, à la droite, CHAY et Lameray, puis, sur la rive gauche du fleuve, on voit embrasser une grande étendue de terrain, on peut remarquer, à travers les peupliers, les Boches des églises des communes peu importantes, de Billy, Mosnes et Chârgé ; enfin la ville d'Amboise, couronnée par son château, d'un aspect si noble et si pittoresque, apparaît aux regards.

AMBOISE.

Le chemin de fer passe à proximité d'Amboise. Cette ville, située sur la rive gauche de la Loire, est reliée à son faubourg de la rive droite par deux ponts qui s'appuient sur ma-

le formée par les alluvions du fleuve. Le premier que l'on traverse est en bois, et, bien que d'une construction moderne, il menace déjà ruine ; le second est en pierre ; ses arcades en ogives disent assez qu'il fut l'œuvre de nos pères. Amboise, ville éminemment historique, est en outre très-antienne. Vers le milieu du sixième siècle, saint Land, sixième évêque de Tours, était seigneur du château qui y existait alors. En 860, Charles le Chauve, fit don de ce même château à Fertulle, comte d'Anjou, qui l'avait aidé dans ses guerres contre les Normands. Plusieurs rois de France y ont séjourné et l'ont successivement embelli. L'ordre de Saint-Michel y fut institué par Louis XI, en 1466. Charles VIII y naquit et y mourut. C'est de cette époque que date le commencement des constructions qu'on peut encore admirer. Gerot, dont la vie fut si courte, désirant fixer son séjour à Amboise, fit venir auprès de lui les meilleurs artistes de l'Italie ; mais sa mort prématurée mit obstacle à la réalisation de ses vastes projets. Louis XII, son successeur, et François I^{er}, y firent exécuter de grands travaux. Au dix-huitième siècle, il devint propriété du duc de Penthièvre ; sous l'empire il fut érigé en sénatorerie ; il appartient maintenant au roi.

Le château d'Amboise est remarquable à plus d'un titre ; la magnifique façade du nord, flanquée de deux belles tours et regardant la Loire, est, quoique d'une grande irrégularité, et plus noble effet, la chapelle, construite par Charles VIII, restaurée de nos jours avec le plus grand soin, est un délicieux spécimen de l'architecture de la fin du quinzième siècle. On monte au château par une longue rampe passant sous une poterne d'un aspect sévère, et l'on est surpris en même temps que charmé de se trouver dans un délicieux jardin et sous de beaux arbres. C'est que la plus grande partie de ces fortifications du quinzième siècle, d'une hauteur de trente mètres environ, ne sont que des murs de soutènement, et que le château est de plein pied avec le terrain de la colline sur laquelle il est bâti. Les curieux doivent visiter la tour de l'Ouest, dans laquelle on monte par une rampe très-douce, assez large pour donner passage à une voiture et qui nous a rappelé celle que nous avons vue dans l'intérieur de la fameuse *Giralda* de Séville. Il existe un semblable escalier dans la tour du Nord ; mais on ne le monte pas aux voyageurs ; il est d'ailleurs interrompu vers le milieu. Les appartements, ayant été restaurés et appropriés aux usages des nos jours, ont perdu tout leur caractère et n'ont rien qui les recommande à l'attention des visiteurs.

C'est à Amboise qu'ont lieu une des phases les plus sanglantes de notre histoire ; et, comme à Blois, c'est encore l'ambition des Guise qui en fut la cause. Puissamment protégée par Catherine de Médicis, le duc de Guise avait été mis à la tête du gouvernement par le faible roi François II, au commencement de son règne éphémère. Quelques exécutions barbares, entre autres celle d'Anne Dubourg, conseiller au parlement de Paris, accusé d'hérésie, avaient exaspéré les huguenots. Un gentilhomme périgourdin, nommé La Renaudie, entreprit de mettre un terme à la persécution qui souffrait ses coreligionnaires. D'une activité et d'une bravoure sans égale, il parcourut les provinces, se concerta avec plusieurs chefs influents, s'assura de leur concours et dispose tout pour délivrer les protestants de la tyrannie. Plusieurs corps de ceux-ci, conduits par des chefs éprouvés, devaient se rendre, de différentes provinces, à Amboise, où se trouvait la cour, tier les Guise, obtenir par la force un édit qui assurât la liberté de conscience et mettre le prince de Condé à la tête du gouvernement. Averti par un avocat protestant, nommé Avenelle, à qui La Renaudie avait confié son secret, le duc de Guise se fit nommer lieutenant général du royaume et prit les mesures les plus efficaces pour prévenir le complot tout en le laissant éclater. Au jour convenu, les protestants arrivèrent par différentes routes, mais bientôt émus par des trompes que l'on avait mises en embuscade, ils furent défaits ; mais, vendant chèrement leur vie, plusieurs, entre autres La Renaudie, périrent les armes à la main ; ceux qu'on put saisir vivants furent réservés aux supplices. Amboise fut inondé de sang, puis de douze cents victimes unies immolées à la plus cruelle vengeance. Ces supplices donnèrent lieu à d'admirables traits de résignation et de croyance ; un rapport entre autres qu'un gentilhomme du nom de Millemongai, au moment d'être décapité, trompa ses mains dans le sang déjà versé par les hérauts : « Père céleste, s'écria-t-il, voilà le sang de tes enfants, tu en es ras le vengeur. » Catherine de Médicis, Marie Stuart et toute la cour contemplèrent cet affreux spectacle. De toutes les femmes, une seule, la duchesse de Guise s'en montra vivement affectée. Interrogée à ce sujet par la reine mère : « Hélas, répondit-elle, quel tourbillon de haïne et de sang s'élève sur la tête de mes enfants. » Prophétie qui devait se réaliser. Le chevalier Olivier mourut de chagrin de ces horreurs auxquelles il n'avait pu s'opposer. Telle fut la fin de la fameuse conjuration d'Amboise.

L'église paroissiale de Saint-Étienne, bâtie par saint Martin de Tours, renferme le tombeau du duc de Choiseul. Ce monument, renversé à l'époque de la révolution, fut restauré en 1822, aux frais de M. Perault, honorable citoyen d'Amboise ; les voyageurs doivent visiter la chapelle de Saint-Florentin, érigée en paroisse en 1041. Le monument appelé Palais-de-Justice, qui renferme également une prison, est une construction du quinzième siècle, située sur le quai. Quoique peu importante, elle fournirait à un peintre le sujet d'un délicieux tableau. L'Harbage est une poterne située sous une tour qui barre une des rues de la ville ; au sommet de laquelle se trouve effectivement une horloge ; sa construction fut faite pour rapporter à l'époque de Charles VIII, par son contrat de mariage des Minimes, en leur visitant l'église de Saint-Martin, comte de Grenton, à qui l'on avait donné le château de Cœur. Ils se composent de deux édifices ; chacun a quatre étages, taillés dans le roc ; au milieu de chacun se trouve un escalier en pierre de plus de cent marches, et communiquant de l'un à l'autre. Dans le premier se trouve une cave d'une énorme dimension, et au-dessus trois étages en pierre, dalles, et dont les murs et les voûtes sont revêtus de mortier fin ; au plus haut étage sont quatre caves taillées dans le rocher,

revêtues de briques cimentées en dedans. A l'exception des caves, le second souterrain est semblable au premier. A l'extrémité de ces étages, vers le sud, on voit deux puits également creusés dans le roc ; il est à croire qu'ils servaient à verser le bié déposé sur la plate-forme, pour l'emmagasiner dans ces silos perfectionnés.

Les habitants d'Amboise ont élevé sur la promenade qui borde le quai une pyramide en l'honneur de Chaptal, qui avait fondé aux portes de leur ville la première fabrique de sucre de betterave établie en France ; sur chacune des faces de ce monument, d'ailleurs fort laid, sont écrits les noms des ouvriers ou des travaux de ce savant qui rendront son nom à jamais célèbre.

C'est d'Amboise qu'il faut se mettre en route pour visiter le château de Chenonceaux, situé à trois lieues de la ville. Nous conseillons à nos lecteurs de s'adresser à M. Pelletier, propriétaire de l'hôtel du *Lion d'or*, qui s'empressera de mettre à la disposition des voyageurs son élégant cabriolet, soit une commode calèche.

D'AMBOISE A TOURS.

En descendant le fleuve et à peu de distance d'Amboise se trouve l'ancien parc de Chanteloup. Qui ne sait que c'est là que fut exilé le duc de Choiseul, ministre de Louis XV ? Son crime était de déplaire à madame Dubarry, qui voulait mettre à sa place son amant le duc d'Anguillon, et faire entrer au ministère le chancelier Maupeou, qui se dit son cousin tant qu'elle fut en faveur. Les regrets honorables de la cour suivirent le ministre disgracié dans son exil, et le roi fut assailli de demandes de permission pour faire le voyage de Chanteloup. Nous ne disons pas que les regrets n'accompagnèrent plus les ministres quand ils abandonnèrent le pouvoir, mais probablement, pour éviter toute manifestation de celles auxquelles donneraient lieu l'exil du duc de Choiseul, au lieu de se faire banir de Paris, ils acceptent quelque bonne place, ou une douce sinécure qui leur permet d'attendre des temps meilleurs. De toute la splendeur de Chanteloup, qui fut, sous l'empire, la propriété et le majorat du comte de Chaptal, il ne reste qu'une pagode, hors d'œuvre d'assez mauvais goût et sans aucun style, qui couronne d'une manière bizarre le coléau sur lequel l'ancien château était situé.

Nous retraversons la Loire, et avant de nous remettre en route, nous ferons une excursion à l'usine de Poëe, située à une petite demi-lieue à l'extrémité du village de ce nom ; cet établissement intéressant est une fonderie de fer où ce métal arrive à l'état de minerai, pour en sortir converti en échantons balcons, en riches vases, en utiles chaudières ; nous ne voudrions pas davantage sur ce bel établissement, dont l'illustration a déjà donné une description détaillée.

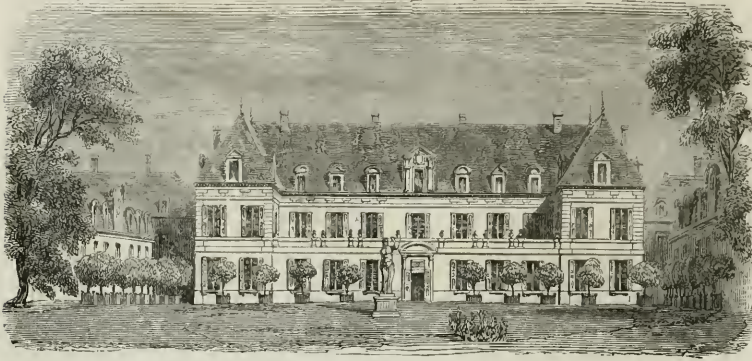
Remontons en wagon, en une belle petite distance nous séparons de Tours ; 24 kilomètres. Mais d'ici là que de choses à voir ! Le chemin, d'abord en ligne droite, passe auprès des villages de Naxelles, Noyay et Vernou. Puis nous arrivons à la station de Vitrivy. C'est à la fois le plus riche vignoble de Touraine. Le vin qu'il produit, traité de la même manière que les fameux vins d'Al et d'Épernay, peut soutenir la comparaison avec eux. Nous avançons franchement que nous, qui ne sommes ni pions pas d'être gonflés, nous y avons été pris. A Comper, de la station de Vitrivy, le chemin décrit une grande courbe, pour, de parallèle qu'il était jusqu'ici au fleuve, former un angle droit avec lui, et le traverser sur le magnifique pont que nos ingénieurs ont jeté sur la Loire ; ici est l'œuvre capitale du chemin de fer. Personne n'ignore les difficultés que fait éprouver l'érection d'un pont sur un sabbie aussi capricieux que celui qu'ils avaient à franchir ; des sables mouvants, changent chaque jour de place, offrent des difficultés qui, à première vue, paraissent insurmontables ; mais la science a triomphé de tous les obstacles, et le pont de Montlouis, magnifique complément de tant de travaux d'art, restera comme un monument de l'état avancé des sciences au dix-neuvième siècle.

Nous voici sur la rive gauche du fleuve, tout nous suivons depuis si longtemps le bord opposé ; le chemin, tantôt en remblai, tantôt au fond d'une tranchée, court au milieu de riches campagnes ; à l'horizon, à gauche, nous découvrons la longue ligne de fertiles coteaux qui bordent le cours du Cher ; sur l'un d'eux l'on peut distinguer le délicieux château de Canze, dans une situation ravissante et environné d'une verte ceinture de bois, puis nous arrivons bientôt au pont-croisé-jeté sur le canal qui unit le Cher à la Loire.

Pour avoir quitté la rive droite, nous ne devons pas moins jeter sur elle un regard que l'on peut dire d'envie, tant elle est fertile en sites délicieux ; c'est d'abord un pont jeté sur la petite rivière de la Gisse, et à peu de distance, sur le sommet d'un rocher la tour pittoresque de Roche-Corbou. Ici la route devient tout à fait un village d'une prolongation indéfinie ; jusqu'à Tours on est toujours en vue de délicieuses villas ou d'habitations créées pittoresquement dans le roc ; puis vous traversez Saint-Symphorien, qui vous conduit...

Mais nous allons vous faire entrer à Tours par la route suivie jusqu'à présent, et alors ce n'étant pas la peine de vous faire un beau chemin de fer, et de vous y rendre par six heures depuis Paris ; nous avons laissé les voyageurs sur le pont-croisé, jete sur le canal du Cher. C'est ici que nous le reprenons, pas pour longtemps cependant, car à un kilomètre environ se termine notre mission, et en entrant dans les nouveaux établissements que la compagnie du chemin de fer de Bordeaux a jetés avec profusion sur le plus beau boulevard de Tours, nous laisserons le voyageur parcourir à son aise cette ville célèbre à plus d'un titre, lui recommandant de visiter avec soin la cathédrale, dédiée à saint Gauden, l'église Saint-Julien, la tour de Charlemagne, la fontaine de Beauce, le pont sur la Loire, la magnifique rue, prolongement de ce même pont, qui, avec la grande tranchée qui le termine, offre une vue qui en France, puis enfin le palais de justice, monument moderne du meilleur goût et de l'effet le plus satisfaisant, et la charmante maison Renaissance que possède à Tours M. Gouin, ancien ministre du commerce.

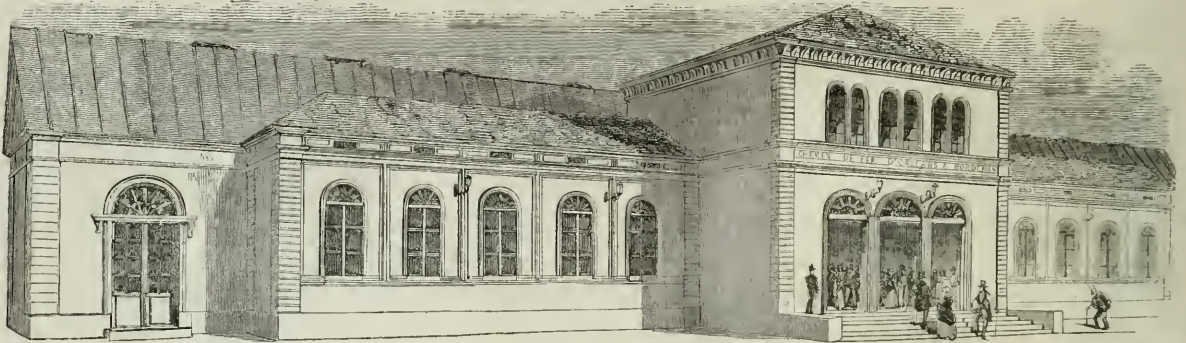
CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR MM. PHARAMOND BLANCHARD ET DAUZATS.



(Château de Ménars, à M. le prince Joseph de Chimay.)



(Pont de Blois.)



(Embarcadere de Blois.)



(Château de Blois. — Entrée.)



(Pont des Granges, près Blois.)



(Vue générale de Blois, prise au Cognet, et grand romblai du chemin de fer.)

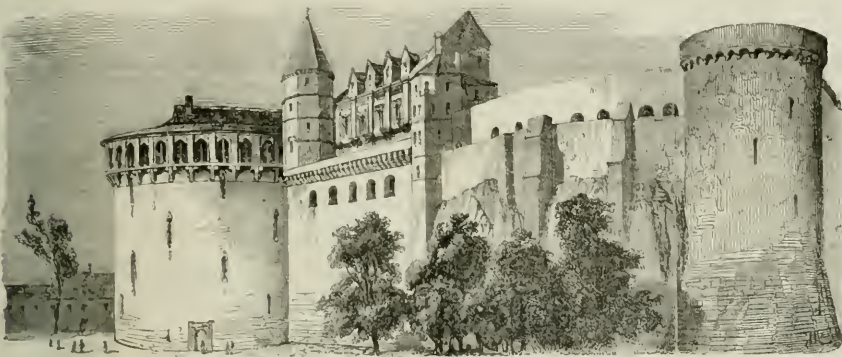
CHEMIN DE FER DE PARIS A TOURS. — DESSINS PAR MM. PHARAMOND BLANCHARD ET DAUZATS.



(Château de la Vicomté.)



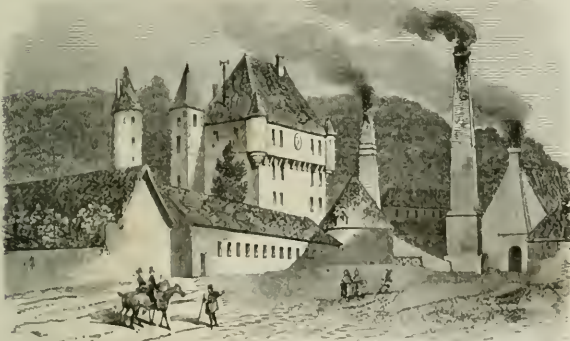
(Château de Chaumont, à M. le comte d'Aramont.)



(Château d'Amboise.)



(Tour de l'Horloge, à Amboise.)



(Usine de Pocé.)

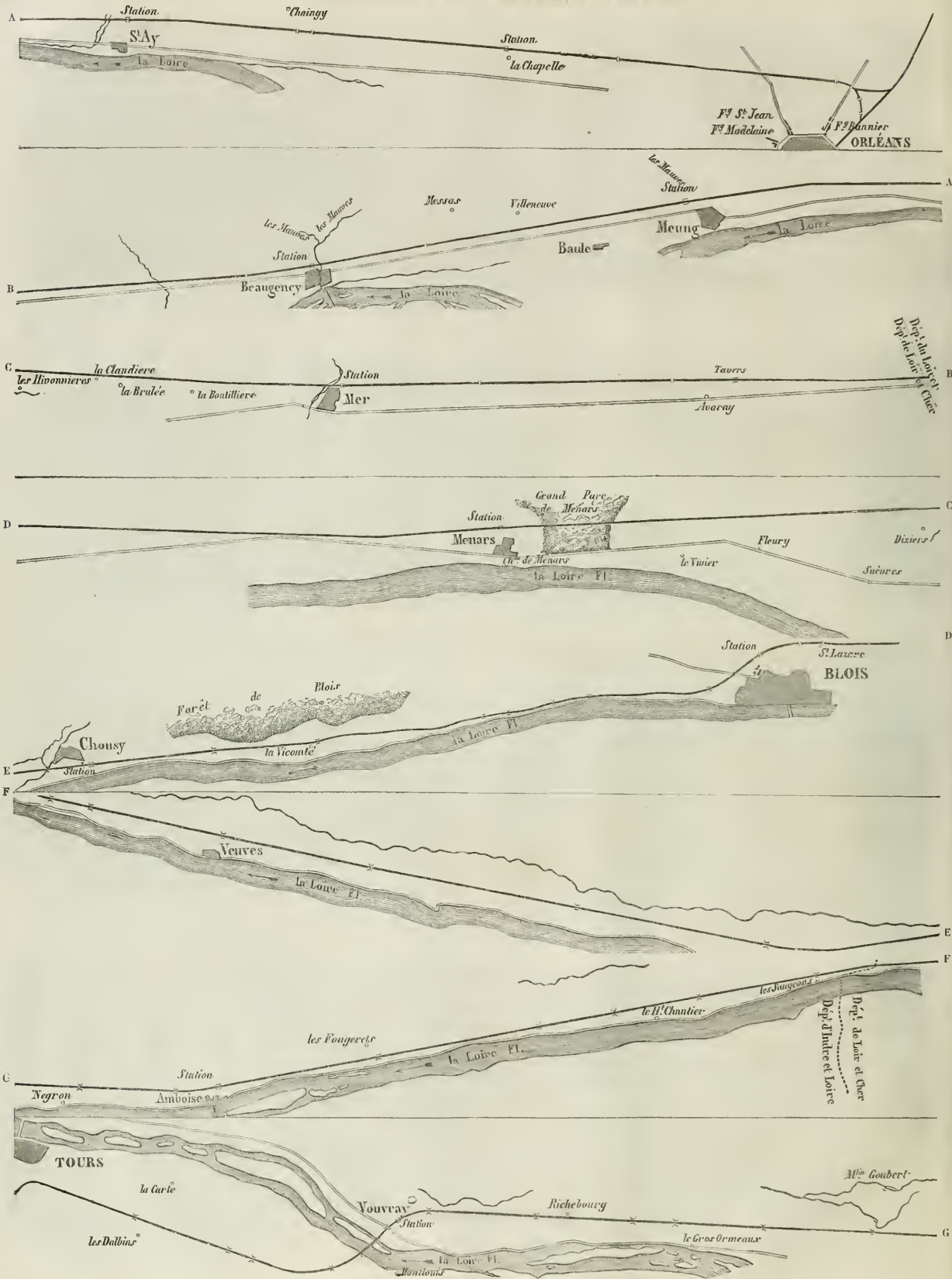


(Pont de Montlouis.)



(Embarcadere de Tours.)

Carte du chemin de fer d'Orléans à Tours.



A partir du 4 octobre, les **ANNONCES DE L'ILLUSTRATION** sont reçues rue Vivienne, 4, à la **Compagnie de Publicité** Prix de la ligne, Librairie et Industrie, 50 centimes.

Librairie de JACQUES LICOFFRE et Co, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8, à Paris.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE, PAR M. AMÉDÉE GABOURD.

10 beaux volumes in-8, imprimés par MM. FRAUX DUBOIS frères, imprimeurs de l'Institut — Prix de chaque volume, 5 francs.

EN VENTE : ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Le deuxième volume (sous presse) comprend l'histoire de l'Assemblée législative ; — Les troisième et quatrième volumes, l'histoire de la Convention nationale. — Les autres volumes renferment successivement l'histoire du Directoire, du Consulat et de l'Empire. — Chaque série pourra être acquise séparément et formera, bien qu'isolée, un ouvrage complet.

LE BATARD DE MAULÉON,

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.

ROMAN EN 4 VOLUMES IN-OCTAVO, PUBLIÉ PAR LE JOURNAL LE COMMERCE.

Les abonnés nouveaux reçoivent, en s'abonnant au journal *Le Commerce*, tout ce qui a paru du *Bâtard de Mauléon*. Les anciens abonnés, en renouvelant leur abonnement, et les abonnés nouveaux ont droit de choisir, dans la *Bibliothèque Cazin*, publiée par M. PAULIN, savoir : les abonnés de trois mois, deux volumes ; — de six mois, quatre volumes ; — d'un an, huit volumes. — BUREAUX, rue Saint-Joseph, 6.

Librairie PAULIN, 60, rue Richelieu.

FORMAT CAZIN A 1 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — Ouvrages publiés : EGÈNE SUE : les *Mystères de Paris*, 10 vol., 10 fr. — MATHILDE, 6 vol., 6 fr. — ARTHUR, 4 vol., 4 fr. — La *Salamandre*, 2 vol., 2 fr. — Le *Juit Errant*, 10 vol., 10 fr. — ALPHONSE KARR : *Geneviève*, 2 vol., 2 fr. — *Sous presse :* LOUIS HENRIOT : Jérôme Paturot, 2 vol., 2 fr. — JULES SANDAUB : Mariana, 2 vol., 2 fr. — Le Docteur Herbeau, 2 vol., 2 fr. — VALLANCE et RICHARD, 1 vol., 1 fr. — ALEXANDRE LAVERGNE : La duchesse de Mazzarin, 2 vol., 2 fr. — Le *Bibliothécaire* JACOB. Œuvres choisies ; Les *Œuvres de Walter Scott*, 4 vol. — EGÈNE SUE : *Atar-Gull*, 1 seul vol. au lieu de 2 vol. in-8, 1 fr. au lieu de 15 fr. — Paula Monti, 2 vol., 2 fr. — Deleytar, 1 vol., 1 fr. — Fick et Block, 1 vol., 1 fr. — 1^{er} marquis de Latorrière, 1 vol., 1 fr. — *En préparation :* tous les romans de M. Eugène Sue, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de mesdames Cottin, de Grafigny, de La Fayette, Riccoboni, de Staël, de Tencin, etc. — Cazotte, Hamilton, Le Sage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prevost, Scarron, Tressan, etc., etc. — Environ 200 volumes à 1 fr. — Chaque volume se vend séparément.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHÉ, — VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS. — 10 VOLUMES IN-18.

EN VENTE : TOME III. — CURIOSITÉS BIOGRAPHIQUES.

SOMMAIRE : Particularités physiques relatives à quelques personnages célèbres. — Bizareries, habitudes et goûts singuliers de quelques personnages célèbres. — Écroulement de quelques écrivains. — Surnoms historiques. — Morts singulières de quelques personnages célèbres. — Personnages célèbres morts de chagrin, de joie, de peur, etc. — Morts de personnages célèbres causées par des accidents singuliers. — Personnages enterrés vivants. — Personnages qui ont fait leurs cercueils d'avance. — Personnages qui se sont fait passer pour morts. — Des morts prodiges. — Des suicides. — Des épiques. — Personnages célèbres enfermés dans des cages de fer. — Événements singuliers de quelques premiers célèbres. — Des faux princes et de quelques imposteurs célèbres. — Des personnages mystérieux. — Des rois auteurs, musiciens, peintres, serruriers, etc. — Des eunuques. — Des femmes guerrières. — Rapprochements biographiques. — Erreurs populaires concernant quelques personnages célèbres. — Mélanges.

Publiés précédemment : I. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — II. — CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

En préparation : IV. Curiosités des traditions, des mœurs, des croyances. — V. Curiosités militaires. — VI. Curiosités des beaux-arts et de l'archéologie. — VII. Curiosités philologiques et géographiques. — VIII. Curiosités historiques. — IX. Curiosités des origines et des inventions. — X. Curiosités anecdotes.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 3 FRANCS.

SOUS PRESSE : IV. CURIOSITÉS DES TRADITIONS, DES MŒURS ET DES CROYANCES.

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUER, RUE RICHELIEU, 95 ; ET CHEZ TOUTS LES PHARMACIENS ET COLLECTEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

3 FRANCS PILULES STOMACHIQUES LA BOÎTE

Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires.—Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

ENTREPOT

Rue Richelieu, n° 26. PARIS.

ALIMENTATION DES ENFANTS.

DÉPÔTS

Dans toutes les villes de FRANCE.

La substance la plus convenable et la plus facilement digérée par les jeunes enfants est sans contredit le **LAIT VERT DES ALPES** de DELANGLAIS. Cet aliment léger et délicieux est le seul qui ait été approuvé par l'Académie royale de Médecine, seule autorité qui offre garantie et assurance, aussi ne doit-il pas être confondu avec les imitations et contrefaçons qui surgissent chaque jour et qui souvent n'ont que l'avantage d'être indigestes ou irritantes.

LE CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement

rommé, a excité la cupidité des contrefaçteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MÈNIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.



Ce café, torréfié sous évaporation, conserve son arôme, sa force. C'est le même que se vend chez CHATEL, Palais-Royal, et AUMES, boulevard Poissonnière.

CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR.

De pout de couleur, noir, rouge, crêpe, 12 et 15 fr.; bonnets, turbans, 5 fr., 10 fr. Maison ALEX-HENRI, 18, rue Basse-du-Rempart, Clausée-d'Antin. (On demande des apprenties.)

PANSEMENT DES VESICATOIRES

Facile, régulier, inodore, avec PAPIER-COMPRESSE et SERRE-BRAS **D'ALBESPEYRES**, Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

LONGUEVILLE,

10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français.

CHEMISES.

SAVON-VIERGE AU CAMPHRE,

Production sanitaire d'après le système RASPAIL.

Par **Ed. PINAUD**, parfumeur, rue St-Martin, 230.

Aussi doux à la peau que les pâtes d'amandes les plus fines.

Prix : 1 fr. et 1 fr. 50 c.

BICHES IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

Le **SIRUP ASTHMA-TISSOT** de M. BRILLANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est péroral avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CROUPS, BRONCHITES DE SAINT-LOUIS, COQUELICHES, DYSSENTERIES, etc., etc. — Pharmacie BRILLANT, rue Saint-Denis, 157, et dans toutes les pharmacies.

La première partie du grand ouvrage de M. ALEXIS ROUSSAY, *Histoire de la Penitence flamande et hollandaise*, est en vente au prix de 50 fr., 15 feuilles de texte et 50 gravures in-folio. — J. H. ZEEL, éditeur.



Théâtres.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. *Gentil-Bernard*, vaudeville en cinq actes, par MM. Dumanoir et Clairville. — **GYMNASÉ.** *Girolfée*, par M. Laurencin.

Gentil-Bernard, ou *l'Art d'aimer*, charmant titre et charmant sujet de vaudeville ! Petit poète de facile humeur et de mœurs faciles, Gentil-Bernard, grâce à ses idylles galantes,

ent son heure de vogue et de renommée au dix-huitième, et cette heure a duré trente ans. Il est vrai que Gentil-Bernard sut utiliser sa vocation au profit de sa fortune; de son temps, aimer était un art qui, savamment pratiqué, procurait au poursuivant toutes les sortes de conquêtes. Il fallait plaire pour parvenir; le plaisir était la règle suprême et comme le mot d'ordre universel. Il fallait plaire à la ville et à la cour, au prince et aux traitants, aux duchesses et aux danseuses. Il fallait

plaire aux rivaux, c'est-à-dire aux gens de lettres, et tel d'entre eux, qui ne se rendait pas à la puissance de l'esprit, se sentait désarmé par la gentillesse. L'admiration est une fatigue, et aux yeux de tout ce monde, dont le plaisir était la grande affaire, l'aigle n'était point le premier des oiseaux : c'était le colibri.

Ce petit Bernard fut certainement l'un des plus charmants colibris de la grande volière littéraire de son temps. Il était



(Théâtre des Variétés. — Costumes de mademoiselle Déjazet dans *Gentil-Bernard*, ou *l'Art d'aimer*.)

heureusement né et heureusement doué, leste, beau, enjoué, complaisant, grand gourmand, de bonne compagnie, et, ajoute le prince de Ligne, lisant à merveille ou *l'Art d'aimer* dans les salons à la mode; il le lut bien longtemps; car cette lecture dura vingt années, et il s'en tira si bien, que de pauvre clerc qu'il était, il devint secrétaire général des dragons, et bibliothécaire de madame de Pompadour, double sinécure qui lui assura de succulents loisirs. Bel esprit, assurément, mais le dernier des beaux esprits de son époque, Gentil-Bernard s'en vit le mieux reuté. Telle était alors l'industrie des petits vers, notre Bernard escomptait sa gloire viagère à beaux deniers comptants; jamais mise érotique n'entendit mieux les affaires. Soigner ses succès, c'était soigner sa fortune, et cette immortalité à huis clos lui eût suffi; mais un beau jour, le soufflé d'une indiscretion passa sur toute cette gloire; son manuscrit lui fut dérobé, et la publicité du fivre ravit au poète son auréole. » Que de grands écrivains, jusqu'au jour où on les imprime, a dit le moraliste, l'impression est l'écueil. » De lecture en lecture, les gens du monde avaient été les amis de l'auteur jusqu'au volume; arrivés là, ils l'abandonnèrent aux gens de lettres. Gentil-Bernard vit sa gloire s'en aller de son vivant, mais du moins lui en resta-t-il une fumée solide. Cet *Amorion poudré*, ainsi que l'appelle Diderot, tomba dans l'oubli, sans rien perdre de sa position considérable et de son appât. Comme dernière consécration de l'éclat qu'il avait jeté, l'Académie française lui offrit le fauteuil; c'était bien mal prendre son temps; un mois après, Gentil-Bernard devenait imbécille, double circonstance dont une épigramme de Chamfort a égayé l'à-propos.

Dans sa partie badine, cette singulière biographie était acquise de droit au vaudeville. Gentil-Bernard vient de revivre au théâtre des Variétés sous les traits de mademoiselle Déjazet, et les beaux jours de *l'Art d'aimer* se sont retrouvés pour tout le monde. Ce nouvel art d'aimer, ainsi mis en action, l'emporte sur l'autre de toute la distance qui sépare la pratique de la théorie. Clerc ou poète, alibi ou dragon, notre fripon marche à son but; non par le chemin des lectures, mais des aventures; son poème à lui, c'est une odyssée galante qu'il entremêle de propos libertins, d'épisodes hasarvés et de catastrophes conjugales. Il est l'enfant chéri des dames, fort mal avec tous les maris. Il a son échelle de femmes; mais plus désintéressé que son prédécesseur, la couronne de myrthe lui suffit. Quelle récolte et quelle moisson ! O trop heureux enfant ! s'écrierait Martial. A son aspect, voilà toutes les fêtes de ces dames à Feuvers, et celles de ces messieurs fort compromises. C'est un grand faiseur d'esclandres; point de vertus qui lui résiste, on plûtoit il n'en connaît que deux, les seules de son temps, *vertueuse* et *vertueuse*. Un sourire à la procureur, un regard à la grisette, les grandes laugueurs pour la marquise, les grands airs pour la danseuse,

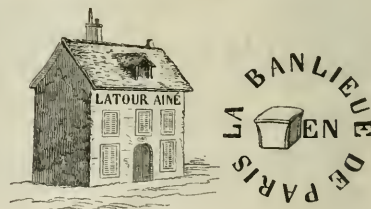
et voilà notre monde à ses pieds. Jamais vice adolescent ne triompha plus vite de l'ingénuité en talons rouges.

Déjazet seule était capable de réaliser tant de séductions et de donner de la vraisemblance à ces tours de force. Quand nous viderions à son intention notre réservoir de formules laudatives, qu'auriez-vous appris que vous ne sachiez déjà... ? Quel garçon déluré et quelle charmante comédienne ! Tous jours bondissante et verdissante, et cela avec un esprit, un tact, une grâce, un air calmé et les mutineries les plus délicieuses et les plus imprévues.

Ce grand succès, la direction n'a rien négligé pour le rendre aussi éclatant qu'il est possible. L'entourage de Gentil-Bernard était digne de lui et de ses proesses. Hoffmann et les deux Lepétre, madame Bressant et mademoiselle Judith; avec ces noms-là, vous pouvez refaire et recomposer les vieux marquis amoureux et musqués, et les dragons grivois, et les traitants pausés et bouffons, et les belles coiffées des vieux marquis camargos d'il y a cent ans. Quant aux costumes, figurez-vous des décapures faites aux toiles de Lancret ou de Boncher; tous les airs sont du temps, et le dialogue, ainsi que les couplets, de la bonne facture. Favart lui-même ou Panard ou Collé n'auraient point chanté Gentil-Bernard avec plus de corve et de bonheur.

Autre idylle dont la scène se passe au Gymnase. Mademoiselle Amaryllis, chargée de cinquante-cinq printemps, et bas-bien de profession, rêve à la fois poème et mari. C'est un enmul que se permettent souvent les bas-bleus célibataires. Le troisième rêve de mademoiselle Amaryllis, dont l'existence est fort agitée, comme vous voyez, c'est l'amour qu'elle croit inspirer à tout ce qui l'entoure. Par exemple, elle voit un amant où vous et moi ne verrions qu'un jardinier. Girolfée est un rustre qu'elle a congédié la veille et qu'elle se hâte de réintégrer dans ses fonctions, sur ce beau soupçon d'adrateur déguisé. Girolfée est gauche et maladroit, mais l'amour ne rend-il pas timide ? Girolfée pourrait même passer pour stupide, mais un amoureux est quelquefois si bête. — Ainsi raisonne mademoiselle Amaryllis, et voilà Girolfée admis aux honneurs de la table et du salon, en attendant mieux. Il n'y aurait pas de terme à ces fleurettes, si un certain Mounstaches, prétendant suranné de la demoiselle, amoureux à monstaches grises et en redingote à la hussarde, ne venait compliquer la situation par ses emportements et ses brutalités, et la dénoncer par un éclaircissement. Amaryllis, convaincue que Girolfée n'est point le Tityre qu'elle avait rêvé, lui retire son estime, et le renvoie à ses plates-bandes; le couple séculaire est uni. Une varicature, Amaryllis, une charge, Klein-Moullanguin, un rôle amusant, Girolfée, il n'en fallait pas tant pour que réussisse. Vous vous doutez que ce Girolfée à floritures, c'est Achard, chanteur si fleuré, acteur si florissant.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Pégase est un cheval qui porte les grands hommes à l'hôpital.

ON S'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAROFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et Co, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'Eglise hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLEANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONTER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.